

LE PAYS DE FRANCE



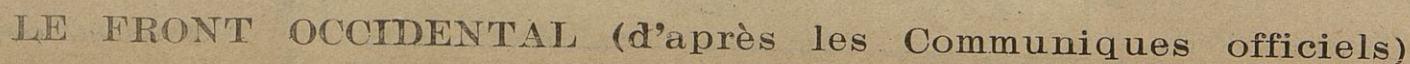
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Général Belin

Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs



LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 7 au 14 Décembre



A situation militaire générale a fait apparaître, dans tous les pays de l'Entente, la nécessité de modifier les méthodes suivant lesquelles a été jusqu'à présent conduite la guerre, et, dans chaque Etat, les affaires intérieures qui s'y rapportent. A l'heure où les empires du centre ont recours aux mesures les plus extrêmes pour produire des moyens capables de briser le cercle qui les enserre, chacun des alliés se rend compte qu'il doit, lui aussi, intensifier son effort.

En Italie, le président du conseil, M. Boselli, a obtenu de la Chambre un vote de confiance qui lui donne le mandat de redoubler d'efforts pour la victoire.

En Russie, le Conseil d'Empire a voté un ordre du jour réclamant une semblable concentration d'énergie.

En Angleterre a été constitué, sous la présidence de M. Lloyd George, un nouveau cabinet, au sein duquel est formé un Comité de guerre de cinq membres qui aura seul la direction effective des opérations militaires et navales, ainsi que de la vie industrielle et commerciale du pays au point de vue de l'aide qu'elle peut fournir à la guerre. Les membres de ce Comité appartiennent à des partis différents, mais peuvent être regardés comme les personnalités les plus éminentes du monde dirigeant britannique. Ce sont MM. Lloyd George, lord Curzon, Henderson, lord Milner et Bonar Law. Ce Comité se propose de réaliser le programme élaboré par son président, M. Lloyd George, et qui comporte, entre autres mesures radicales, au point de vue militaire : l'armement des navires marchands pour combattre les sous-marins ; des préparatifs pour une offensive au printemps ; des mesures pour rendre effectif le blocus de l'Allemagne ; la mobilisation de toute la population entre 16 et 60 ans. Au point de vue économique de la guerre, diverses mesures sont le corollaire de celles-ci, telles que : prohibition de tout travail ne se rapportant pas à la guerre ; réglementation du ravitaillement de la population au moyen de cartes alimentaires, etc., etc... Le tout peut se résumer en une formule : emploi intensif de toutes les ressources de la nation et de tous les sujets britanniques en vue d'une conclusion rapide et victorieuse de la guerre.

En France, après de longs débats parlementaires qui eurent lieu en comité secret, le cabinet Briand a reçu de la Chambre, sous forme d'un ordre du jour de confiance, le mandat de poursuivre la victoire définitive « par une énergie redoublée ». L'exécution de ce mandat comporte, en premier lieu, une concentration de pouvoirs analogue à celle que vient de réaliser le gouvernement britannique. Un nouveau cabinet Briand prend le pouvoir à la date du 13 décembre : il se compose seulement de dix ministres et trois sous-secrétaires d'Etat. Un « Comité de guerre » est formé au sein de ce ministère : il comprend MM. Briand, le général Lyautey, l'amiral Lacaze, Albert Thomas et Ribot. Le général Joffre lui est adjoint à titre de conseiller technique, et le général Nivelle, qui vient de s'illustrer dans le secteur de Verdun, devient commandant en chef de nos armées sur le front français.

Le général Lyautey est remplacé dans ses hautes fonctions de résident général au Maroc par le général Gouraud. Enfin, le vice-amiral Gaucher remplace l'amiral Dartige du Fournet dans le commandement supérieur de toutes les forces navales alliées dans la Méditerranée.

Quatre des membres du nouveau cabinet font partie pour la première fois du gouvernement. Le général Lyautey et M. Herriot sont suffisamment connus pour qu'il soit superflu de donner des détails sur leur carrière. Quant à MM. Claveille et Loucheur, moins connus du grand public, ils ont déjà rendu de grands services à l'Etat. M. Loucheur, né à Roubaix en 1872, fut, en sortant de Polytechnique, attaché à la Compagnie du chemin de fer du Nord où il remplit des fonctions importantes et qu'il quitta pour se consacrer à l'industrie. Il est l'homme des grandes affaires et des réalisations pratiques.

M. Claveille venait d'être nommé directeur général des transports au ministère des travaux publics ; il avait été désigné à ces hautes fonctions grâce aux puissantes qualités dont il avait fait preuve en assurant la complète réorganisation des chemins de fer de l'Etat, dont il était directeur.

Les communiqués ont encore été assez peu nourris au cours de cette période. Le temps, du reste, a continué à être mauvais sur tout le front. Les Allemands semblent avoir négligé les secteurs britanniques de la Somme pour s'occuper davantage des lignes situées au nord de l'Ancre ; mais, de part et d'autre, c'est l'artillerie qui a fourni la plus grande somme de travail.

Le 9, nos alliés exécutent avec succès un coup de main sur des tranchées vers Neuville-Saint-Vaast et Souchez. Le 10, ils dispersent des détachements à l'est de

Serre et près du bois de Gommecourt. Opérations analogues le 11, dans la région de Neuville-Saint-Vaast et au sud-est d'Armentières ; échec d'un raid ennemi à l'est de la Courtellerie. Le 12, pas d'action d'infanterie : lutte de mines, duels d'artillerie, etc. Le 13 est marqué par l'échec de tentatives de l'ennemi dans la région à l'est d'Armentières, où il croyait surprendre nos alliés.

Sur le front français de la Somme, il n'y a pas eu plus d'événements que sur le front de nos alliés. Du 7 au 13, il n'est question que de bombardement, parfois très violent, de nos lignes vers Bouchavesnes, Biaches, la Maisonnnette.

Le 8, nous sommes attaqués violemment en forêt d'Apremont : on nous prend quelques éléments de tranchées que nos soldats regagnent aussitôt. Le 9, c'est nous qui prenons l'initiative en Champagne ; un fort coup de main est réussi sur un saillant allemand dans la région de la butte du Mesnil. Le 10, les Boches essaient de nous faire le même coup dans les Vosges au sud du col Sainte-Marie, mais ils sont repoussés. Le 11 et le 13, nos hommes réussissent des opérations sur des tranchées au bois Le Prêtre et au nord du Four-de-Paris. Le 12, dans la région au nord de Lassigny, après un vif bombardement, les Allemands attaquent nos tranchées à la lisière Est du bois des Loges ; nos tirs de barrage les dispersent ; cependant quelques fractions ennemies prennent pied dans nos tranchées. Nos poilus les en chassent rapidement.

Le secteur de Verdun est toujours le théâtre de luttes violentes d'artillerie. Le 6, nous avions perdu quelques éléments de tranchée à la cote 304. Depuis, nos troupes les ont repris. La cote 304 est bombardée sans répit.

De la lecture des communiqués, qui sont depuis quelque temps, en apparence, insignifiants, il faut retenir la persévérance avec laquelle l'ennemi bombarde nos lignes, sans cependant entreprendre nulle part la grande action que ce travail d'artillerie semblerait devoir préparer. On ne le voit tirer parti de cette canonnade qu'en agissant par coups de main tantôt sur un point, tantôt sur l'autre. Ce sont là, évidemment, des coups de sonde par lesquels les Allemands cherchent à se renseigner sur l'unité de solidité de notre front et la vigilance de notre commandement, en vue d'une attaque qui se produirait sur le point reconnu le plus faible.

Un nom de plus est malheureusement venu s'ajouter à la glorieuse liste de nos pertes navales. Le cuirassé Suffren, qui était parti le 24 novembre de Gibraltar, pour Lorient, n'a plus donné de ses nouvelles : il s'est perdu corps et biens. Ce n'était pas une des principales unités de notre flotte : sa construction remontait à 1899. Mais il avait joué un rôle particulièrement brillant lors de l'expédition des Dardanelles. Il fut, avec la *Vérité*, le premier cuirassé français qui, dès septembre 1914, apparut à l'entrée du détroit, et lors de la tentative de forçement, après plusieurs actions d'éclats, il s'illustra en pénétrant dans le détroit et en détruisant les batteries

de Seddul-Bahr. Dans la marine britannique, on l'avait surnommé le *Splendid ship*. Ce brave croiseur, long de 126 mètres, portait environ 750 hommes d'équipage, et était commandé par le capitaine de vaisseau Guépin.



LE GÉNÉRAL NIVELLE
qui vient d'être nommé commandant en chef
des armées françaises du Nord et du Nord-Est.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL BELIN

Né le 7 février 1853 à Sourdon (Seine-et-Marne), entré à Saint-Cyr en 1872, élève de l'Ecole de guerre et breveté d'état-major, le général Belin a fait la plus grande partie de sa carrière comme capitaine et commandant à l'Etat-major général de l'armée.

Lieutenant-colonel, il professa à l'Ecole de guerre ; colonel, il commanda le 67^e régiment d'infanterie à Soissons.

Général de brigade en 1910, il entra au Comité d'Etat-major où il fut chargé de missions importantes à l'étranger. Général de division en 1913, il commanda la 15^e division à Dijon.

En décembre 1913, le général Belin fut appelé, en remplacement du général de Castelnau, aux fonctions de sous-chef d'Etat-major général de l'armée ; c'est là qu'il reçut la plume blanche.

La guerre le trouve à ce poste ; il travaille aux côtés du général Joffre comme chef d'Etat-major général au G. Q. G. Après la victoire de la Marne, à laquelle il prit une part très grande, il reçut des mains du président de la République, au G. Q. G. de Romilly, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. En février 1915, le général Belin fut nommé inspecteur général des services au G. Q. G., poste qui lui donna rang de commandant d'armée.



— Beau temps, père Mauvial.

Mauvial, par contenance, allume sa bouffarde en clignant un œil. C'est un petit homme aux joues creuses, aux sourcils froncés qu'adouciennent pourtant des yeux encore jeunes, d'un bleu d'eau courante. Mais ces yeux mentent. Le père Mauvial compte soixante-treize ans depuis la Saint-Louis.

Il réplique d'une voix grondante:

— Tu trouves, Huchelin ? Moi, ça ne m'inquiète plus. On peut vider des tombereaux sur ma carapace.

Et le bonhomme rit, mais d'un rire amer, car depuis six mois que les gens de la Kommandantur ont jugé son torse : « Bon pour les routes, Herr Mauvial », il peine comme un bœuf, indifférent à toutes les misères.

Huchelin, lui, à sa façon, est privilégié. Quand on débite du « schnick » et du « farot », l'autorité se montre indulgente. Encore faut-il soigner la clientèle et de ne pas se montrer trop regardant quant aux bénéfices. N'importe, l'année est mauvaise. Ce ne sera pas encore cette nuit de Noël qu'on dépêchera l'oie plantureuse et gorgée de marrons. C'est pourquoi Huchelin patriote et commerçant exècre les Boches.

— Quelles nouvelles ? interroge Mauvial en appuyant sur le manche de l'outil ses bras fatigués.

Huchelin ricane :

— Mon père Mauvial, cette fois, ils en ont aux cloches.

— Aux cloches, sais-tu ?

— Oui, dame.

Et le cabaretier narre au vieux cette histoire de cloches. Pauvres filles ! Elles avaient traversé tant de guerres, de révolutions qu'on eût pu les croire à l'abri des coups. Même, au début de l'invasion, réquisitionnées, elles acclamèrent servilement la ruée germanique. Mais aujourd'hui les barbares osent porter sur elles leurs mains sacrilèges. Elles s'en vont donc, une par une, vieilles ou jeunes, petites et grandes, celles qui avaient sonné les naissances, les morts, les joies nuptiales. La nuit, dans la brume et le froid, des trains les emportent. Elles passent le Rhin pour aller finir là-bas, dans le creuset tragique où s'élaborent les outils de massacre. Partout, maintenant, des églises muettes allongent sur la campagne de grandes ombres tristes. C'est la fin des cloches.

Mauvial s'éponge le front. La pipe, entre ses dents, titube et claquette.

— Et la nôtre, Huchelin... celle de ma petite ?

— Elle y passera, père Mauvial. Ton église est consignée. Le bourgmestre a reçu l'avis ce matin.

Le vieux ne répond pas, mais, empoignant son maillet, fait voler le silex à grands coups furieux. Peut-être croit-il écraser des casques à pointes.

Il travaille farouchement jusqu'au crépuscule. Puis le sifflet du feldwebel libère les hommes jusqu'à l'aube prochaine. Le père Mauvial prend son chapeau, décroche sa musette et le voilà sur la grand'route, par un beau soir d'argent rose, un soir gelé fourmillant de bise qu'éclaire déjà la première étoile, la même, sans doute, qui, jadis, illumina le chemin des Mages.

Et le vieux songe. Leur cloche, celle de Notre-Dame-des-Anges, est probablement la dernière venue au troupeau des cloches. C'est à la libéralité du bourg qu'après maintes délibérations, le hameau des Houplines a dû sa paroisse — une svelte église construite pour leurs soixante feux, dont le crépi neuf attire les oiseaux... Mais, si le bourg a donné l'église, seuls les gens de Houplines firent les frais de la cloche. On tira la marraine au sort, en mêlant dans le chapeau de l'adjoint tous les noms des petites filles qui suivaient l'école. La chance favorisa Jeanne, leur Jeanne, une belle petite qui avait neuf ans à cette époque-là. Quelle fête, mes amis ! Dans ce temps-là, la Belgique était libre et les marteaux bondissaient joyeusement sur les enclumes.

On baptisa « Mademoiselle Agnès » par un jour superbe. Tout le village avait mis ses habits de noce ; les fillettes coiffées de roses blanches chantaient des cantiques. Et, parmi celles-ci, Jeanne rayonnait, tout à la joie d'être la marraine. Elle avait une longue figure de sainte qu'éclairaient de grands yeux couleur de violette. Près d'elle se tenait son père, Jacques le forgeron, l'unique fils du père Mauvial, qu'une balle avait couché depuis dans les boues de l'Yser, et sa mère Catherine que le gouverneur avait expédiée au début de l'automne avec d'autres femmes dans une fabrique wurtembergeoise. Ah ! le beau baptême et quelle musique d'abeilles dans cet après-midi tout blond de chaleur ! Jeanne, extasiée, écoutait « Mademoiselle Agnès » qui ramageait dans le fin clocher comme une volée de merlettes rieuses. On l'eût prise pour la jeune sœur des petites personnes qui souriaient, les mains jointes sur la poitrine, dans la braise lumineuse des vitraux. C'était une enfant délicate, un peu mys-

tique, élevée à grands renforts de soins et de quinquina. Mais le docteur assurait qu'elle franchirait sans trop de mal le pas difficile.

Depuis le baptême, chaque fois que la cloche sonnait, Jeanne empoignait la manche du vieux :

— T'entends, grand-père, c'est ma filleule.

Et Mauvial répondait, tout cahoré de rire :

— Tu fais bien des embarras, madame la marraine.

Mademoiselle Agnès, d'ailleurs, ne chômait pas, bavardait à l'excès, comme toutes les jeunes. Par elle, les dimanches gris avaient leur gaité. Son premier mariage fut un événement et elle secouait l'air avec tant d'aplomb qu'on eût pu croire qu'elle conviait tout le pays aux noces d'une princesse. Le glas même, lorsqu'elle le tintait, n'avait pas des accents trop désespérés...

Mais les mois passèrent, les mauvais jours vinrent. Un matin d'été, Mademoiselle Agnès sonna le tocsin, comme ses sœurs wallonnes. Puis, quand les barbares furent là, elle changea de voix, se fit timide et comme hésitante. C'était à peine si, le dimanche, elle osait encore annoncer l'office.

La guerre avait dispersé les ouailles. Dans le bourg quasi abandonné, on ne voyait plus guère que des volets clos. Mais, par-ci par-là, une fumée dans le ciel tordait sa vrille bleue ; la Belgique, malgré le poids de la botte qui l'étouffait, s'obstinait à vivre.

Au nombre des maisons encore habitées, on montrait au doigt celle des Mauvial. Là, plus de père ni de mère, rien que le vieux et la petite — hiver et printemps — appuyant l'une sur l'autre leurs deux faiblesses.

Jeanne tomba malade. Elle n'avait jamais été bien forte et, depuis le départ de sa mère, une tristesse mortelle l'envahissait. Le père Mauvial se désolait. Ah ! si leur vieux docteur était encore là ! Mais les Allemands l'avaient pris comme otage dès le premier jour et, pour soigner Jeanne, il fallait recourir aux avis de la mère Stavelot, la rebouteuse qui, à défaut de science, prodiguait, du moins, tout son dévouement.

Lorsque Mauvial dut répondre à l'appel du gouverneur, la bonne femme vint s'installer au chevet de Jeanne avec son tricot. Et, tandis que le vieux empierrait les routes, la mère Stavelot conta à l'enfant de jolies histoires. Ce n'étaient pas seulement les légendes du passé qu'elle disait à Jeanne. Souvent, son imagination évoquait l'avenir, un avenir miraculeux où, libres enfin, les cloches de Belgique sonneraient toutes seules.

— Pourvu que je vive jusqu'à ce jour, songeait la petite Jeanne mélancoliquement.

Chaque semaine, l'enfant devenait plus faible. Maintenant, elle ne quittait plus guère son grand lit — celui de sa mère — et ses doigts frêles s'allongeaient, découragés, sur la courte-pointe. Quelquefois, de petites amies lui rendaient visite. On lui contait les événements. Mais ce jour-là, ce que dit l'une d'elles ne fut point du goût de la mère Stavelot qui bougonna, fronça les sourcils et devint toute rouge.

— Mademoiselle Agnès ! Mademoiselle Agnès ! sanglotait Jeanne, la tête dans les mains...

Et de grosses larmes coulaient sur ses maigres joues.

La nuit est venue. Une clef grince dans la serrure. C'est Mauvial qui rentre. Mais comme il se penche pour embrasser Jeanne, celle-ci l'interroge :

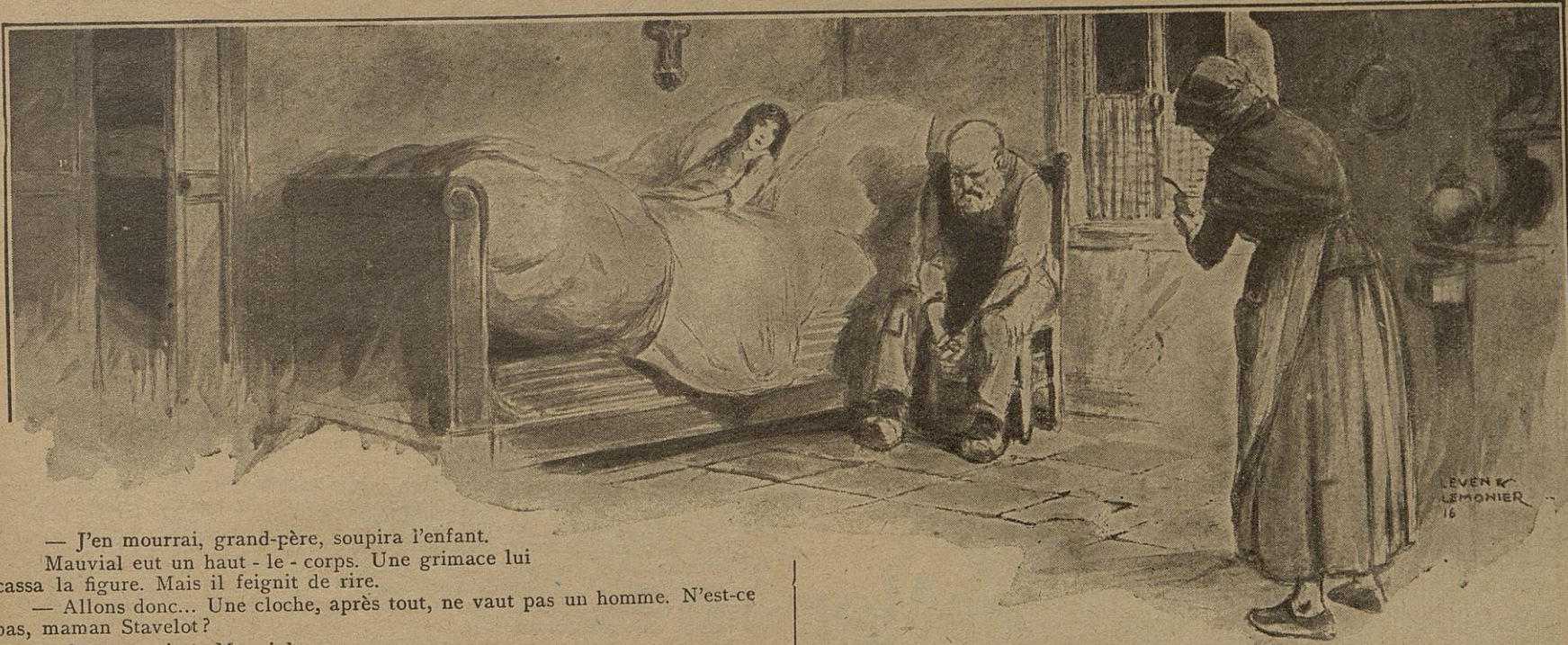
— Tu sais ?

— Quoi donc ?

— Mademoiselle Agnès... Ils vont nous la prendre.

Le vieux hausse les épaules. Mademoiselle Agnès ! Il ferait beau voir. Mais qu'ils y viennent donc. Peut-être que, cette fois-là, leur vieux bon Dieu se fâchera tout net.





— J'en mourrai, grand-père, soupira l'enfant.
Mauvial eut un haut-le-corps. Une grimace lui cassa la figure. Mais il feignit de rire.
— Allons donc... Une cloche, après tout, ne vaut pas un homme. N'est-ce pas, maman Stavelot ?
— sûr, monsieur Mauvial.

Ils se regardaient, apeurés, sous l'œil grave de la petite, et, tandis que la rebouteuse apprêtait le souper, ses doigts grelotaient comme des castagnettes.

Soudain, on entendit des chants et des rires. Là-bas, de l'autre côté de la place, à l'auberge du « Lion de Flandre », les vitres flambaient... Apparemment l'état-major déjà rassemblé fêtait à sa manière la naissance du Christ. Le père Mauvial appuya son front au carreau. Et, tout aussitôt, il serra les poings, car il venait d'apercevoir, tournant le coin de la rue, la face ricanante du feldwebel. Celui-ci menait une patrouille, cinq hommes luisants et raides comme des soldats de plomb qui gravirent le tertre où Notre-Dame-des-Anges découpait sa fine silhouette dans la nuit d'hiver. Un horrible soupçon traversa le vieux. Qu'allaient faire ces monstres ?

— Grand-père, reprit la voix chavirée de Jeanne, c'est fini, je le sais, elle ne sonnera plus.

— Quelle idée ! Non, non... Et puis, il faut dormir, mon enfant chérie.

Mais la petite fille ne s'endormit pas. Une lumière divine la transfigurait. Elle parlait de sa cloche d'une voix profonde qui n'était déjà plus tout à fait humaine. Vers neuf heures, le délire la prit. La mère Stavelot fit chauffer une infusion. Comme le père Mauvial la questionnait, elle secoua la tête :

— Elle ne passera pas la nuit, vot' gamine, murmura la rebouteuse en égrasant une larme avec son poing.

Jeanne, toute droite sur son lit, prêtait l'oreille. Qu'espérait-elle ? Du dehors n'arrivaient que des bruits de ripaille. Et la petite, les mains jointes sur la poitrine, était secouée par de gros sanglots. Le bonhomme s'était laissé tomber sur une chaise en face de l'enfant. Il pleurait, maintenant, mais dignement, silencieusement, comme pleurent les braves. Et, dans sa vieille caboche, la lumière se faisait ; il comprenait une quantité de choses... Sa Jeanne, comme disent les bonnes gens, n'était pas de la terre... Mademoiselle Agnès, c'était la voix d'en haut qui l'appelait sans cesse.

Brusquement, il se mit debout.

— Maman Stavelot, commanda-t-il, gardez mon enfant... Il faut que je sorte.

Et, sans répondre aux questions de la vieille qui, effarée, le regardait faire, il décrocha son capuchon, ouvrit la porte et s'élança dans le froid nocturne. Dehors, la bise coupante sécha ses larmes. Il passa vite devant l'auberge. Des soudards, le verre au poing, dessinaient sur le vitrage éclairé d'extravagantes ombres chinoises. Le vieux pressa le pas.

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! songeait-il en gravissant la butte de l'église.

Il aperçut de loin les factionnaires, des hommes du « landsturm » immobiles et comme gelés, déjà, sous une chape de givre. L'un d'eux se tenait roide, l'arme au pied, devant la grande porte. Ainsi, l'autorité militaire avait pris ses précautions. Comme l'avait dit Huchelin, Notre-Dame-des-Anges était « consignée ». Mais le bonhomme secoua la tête. Il savait qu'il existait derrière l'abside une petite entrée et que Jouve, le sacristain, laissait toujours la clef sur la porte. Peut-être bien pourrait-il pénétrer dans l'église de ce côté-là. Il fit un grand crochet, se dissimulant du mieux qu'il pouvait. Par bonheur, — on ne peut tout prévoir — aucun factionnaire ne rôdait par là. Le vieux n'eut qu'à faire jouer la clef dans la serrure. Il était chez lui. Il traversa promptement la nef, atteignit le bas du petit escalier en colimaçon qui menait



jusqu'au clocher où Mademoiselle Agnès reposait, toute blanche de rayons dans sa ruche de pierre.

Le père Mauvial ne se hâtait plus. Un moment, même, à mi-hauteur, il s'arrêta pour regarder par une petite fenêtre oblongue le village éteint. Seule l'auberge du « Lion de Flandre » faisait dans la nuit une grosse tache sanglante. Et le tapage de la beuverie montait comme une injure au ciel étoilé. Le vieux, de nouveau, serra les poings.

— Attendez, gronda-t-il... Je vais vous répondre.

Il poussa une porte massive et se trouva enfin face avec la cloche. Mademoiselle Agnès, insouciant et belle dans sa robe d'argent, regardait l'espace comme si elle attendait, là-bas, au bout de l'horizon, un signal joyeux. Mais, proches ou lointaines, toutes les églises étaient muettes. Aucune d'elles ne célébrait la Nativité.

Alors le père Mauvial donna deux tours de clef et, assuré d'être tranquille, saisit à deux mains la corde râpeuse. Ce furent, d'abord, trois notes éparées, comme peureuses, qui s'échappaient de la cloche surprise. Puis, peu à peu, Mademoiselle Agnès donna de la voix, sa voix des grands jours, et les carillons multipliés tombèrent sur le village comme une neige sonore.

Entre les lames du clocher, la bise passait, chargée d'aiguilles, mais le père Mauvial ne sentait pas le gel qui mordait ses mains. C'était pour sa chérie qu'il sonnait ; elle devait entendre et cette pensée décuplait ses forces...

Et, sans doute, dans la petite maison, Jeanne entendit — elle la voix de Mademoiselle Agnès car elle sourit doucement et rien ne l'effraya plus, rien — pas même une grande brume blanche qui, peu à peu, montait dans la chambre.

Mais, à l'auberge du « Lion de Flandre », ils entendirent, eux aussi, et les « Hoch ! Hoch ! » se muèrent en affreux jurons. Que signifiait cette plaisanterie ? Vite, dix hommes et un oberleutnant pour mettre à mal l'impertinent qui bafouait l'Empire !... Des soldats, réveillés à coups de pied, abandonnèrent en grognant leur litte chaude. Ils grimpaient l'escalier en grinçant des dents. Ah ! le brigand paierait cher sa fantaisie !

Le malheur, c'est qu'ils heurtèrent une porte close, une porte en chêne terriblement solide que ne purent ébranler ni les bottes wesphaliennes, ni la crosse des mausers. L'oberleutnant, félinement, risqua des promesses. Peine perdue. Là-haut, Mademoiselle Agnès carillonnait toujours et son rire de folle emplissait la nuit.

— Mais c'est un démon, cet homme-là ! dit le hauptmann exaspéré. En vérité, je crois qu'il faut employer les grands moyens.

En hâte, on amassa des fagots, de la paille, et, tout simplement, on mit le feu à la petite église. Mademoiselle Agnès ne se taisait pas. Un moment vint, pourtant, où la ruche blanche s'emplit de fumée. Le père Mauvial sentit ses forces décroître. Alors, de nouveau, par une ouverture, il regarda le village et sa maisonnette. Chez lui, à présent, tout était éteint, mais à la tête du lit de Jeanne, il vit briller une petite lumière... Et le vieux comprit que la sonnerie était inutile. Puis, comme il était bien faible et bien las, il s'assit contre le mur et ferma les yeux.

Au-dessus de sa tête, cependant, Mademoiselle Agnès, animée d'un dernier élan, balbutiait, sous les étoiles, la prière des agonisants.





Le Noël du Vent de Mer

PAR
MARC ELDER

Dès quatre heures la nuit tomba. Ce fut brusque, comme si le jour grisaillé d'hiver tournait d'un coup au noir. Une brume insinuante et glacée sortit de la mer, dont on apercevait l'abîme glauque dans les replis de la falaise. Le vol des mouettes cendrées s'effaça dans le crépuscule.

Du seuil de sa porte, Marie-Ange guettait le retour de ses filles, qu'elle avait envoyées ramasser du bois mort, sous les pins du coteau. A ses pieds, du côté de la terre, elle distinguait encore la blême rivière bretonne, couchée comme une vierge morte au fond du val boisé. Des fantômes sombres, emportés par le brouillard, flottaient sur elle; et c'étaient les barques courageuses qui rentraient du large.

La maison de Marie-Ange ne tient pas beaucoup de place. Elle n'a qu'une fenêtre, qu'une porte et, sur son grand toit de chaume, qui la couvre à la façon d'une cloche, qu'une petite cheminée pour faire de temps en temps des arabesques sur le ciel. Deux vieux chênes l'encadrent, tors et rabougris, où les bécasses ont coutume de se brancher, quand il y a des passages, à l'automne.

Marie-Ange entendit sonner, sur le granit du sentier, les sabots des enfants qui revenaient de l'école. Elle pensa : « Les filles ne sont pas loin ; elles ont dû faire route avec les gars ». Et, avançant d'un pas sur le chemin, elle cria :

— Hé! Françoise!

Une petite lumière s'alluma sur la hauteur, de l'autre côté de la rivière. En même temps, deux ombres frêles se détachèrent du brouillard et une voix, menue comme le filet d'une source, répondit :

— Maman, c'est Noël; les gars ont congé demain, et ce soir ils rentrent vite pour mettre leurs sabots dans la cheminée. On mettra-t-il les nôtres?

— Où est votre bois? fit la mère.

Françoise, qui n'avait que sept ans, — mais la misère mûrit si vite! — se sentit responsable en sa qualité d'aînée. Elle montra ses mains, son tablier vides. La petite sœur soufflait tranquillement dans ses doigts gonflés. Un chien passa en faisant de la buée avec son haleine. La mère levait les bras au ciel.

— Pas un morceau! paresseuses! Pas un morceau! Eh bien! vous irez coucher sans manger!

— Maman, reprit Françoise, il ne faut pas nous gronder. Nous avons bien cherché, je te jure. Mais les vieux du bourg avaient passé avant nous et il ne reste plus rien que les écorces pourries ou la poussière de leur fagot.

— Ah! misère! gémit Marie-Ange.

Et la petite demanda :

— On mettra-t-il nos sabots?

Un coup de vent répondit d'un sifflement ironique dans la ramure des chênes. Les enfants franchirent le seuil, dont les générations avaient creusé de leurs pieds le granit centenaire. Marie-Ange alluma une chandelle fichée au mur avec une fourche de bois. Le lit clos, aux volets à jours, apparut dans la pénombre et aussi l'horloge rustique et le vaisselier où brillaient trois assiettes pâles comme des lunes. Une plainte monotone montait d'un berceau, au ras du sol.

— J'ai faim, murmura Françoise.

— Et moi, j'ai grand froid, dit la petite dont les cheveux, blonds comme la paille d'avoine, luisaient doucement.

— Ah! vous avez toujours quelque chose, fit la mère.

Elle montra la huche dégarnie, le foyer nu entre les vieux bancs lustrés par l'usage, et ses bras tombèrent de découragement. Il ne restait qu'une miche de pain bis, dans quoi elle coupa deux lèches pour les fillettes. A ce moment, un chat maigre, qui dormait dans le berceau à la chaleur du dernier-né, vint miauler autour de la table, l'échine tendue, les dents longues.

— Faisons la prière, dit Marie-Ange; et puis au lit! cela vous réchauffera!

Elles se mirent à genoux sur la terre battue, devant la cheminée dont la hotte, allongée d'une cretonne, supportait une vierge de faïence grossière, en manteau blanc. Marie-Ange récitait d'une voix unie. Les enfants mâchonnaient leur crôte, et le berceau se plaignait en sourdine. Par instant, le vent, comme du bout du doigt, remuait les cendres du foyer. La chandelle se recroquevillait et pleurait.

— On mettra-t-il nos sabots, dis, maman? reprit la petite, quand elles se levèrent.

Marie-Ange ne répondit pas et dépouilla sa cadette en un tour de main pour la coucher. Mais Françoise, ramassant les sabots de la petite sœur, les porta dans la cheminée. A côté, elle plaça les siens, et puis le vieux sabot du père, qui contenait la pierre à aiguiser.



— Celui-là, dit-elle, ce sera pour Yvon.

Et elle désignait le berceau où le chat avait repris sa place. Marie-Ange demeurait silencieuse et en apparence indifférente. Mais quand ses filles furent enfouies dans les profondeurs du lit clos, elle regarda les petits sabots, à la rangette, dans le grand foyer désert, et son cœur se serra. Vainement elle chercha dans sa tête un expédient, quelque moyen d'égayer le réveil prochain. Elle ne trouva rien — rien que des larmes de désespoir qui lui montèrent aux yeux.

— Triste Noël! pensa-t-elle. Mon homme sur la mer et la maison sans feu! Si j'avais du bois, seulement, j'aurais emprunté un peu de farine et j'aurais cuit des galettes à la braise...

La vieille horloge sonna bizarrement de son timbre pointu et fêlé. On eût dit l'éternuement d'une aïeule cachée par là, dans l'ombre. La chandelle, touchée par l'humidité, crépita deux ou trois fois. Yvon sommeillait au fond du berceau. C'était le silence où, par intervalles, passait le long halètement de la mer qui ne sait pas dormir.

Marie-Ange se pencha derrière la fenêtre et regarda du côté de l'Océan où était son homme. Elle ne vit que le bloc impénétrable de la nuit, et le froid de la vitre la fit frissonner. Comme elle se retournait, le vieux Cornic poussa la porte. Il avait son chapeau à guides, sa veste à trois rangs de boutons, le chupen brodé et fumait, à son ordinaire, la courte pipe qu'il tient implantée entre deux chicots, le fourneau en bas.

— Viendrez-vous à la messe de minuit, Marie-Ange? demanda-t-il; et faudra-t-il venir vous prendre?

— Non, dit-elle, je ne puis quitter les petites...

— La bonne nuit à vous! fit le vieux.

Marie-Ange entendit son pas décroître sur le sentier. Puis, voyant soudain la chandelle à demi consumée, elle pensa qu'elle gaspillait follement et la souffla. A tâtons, elle se dévêtit, se glissa dans le lit clos où l'amas des deux petits corps faisait déjà une moiteur douce. Elle avait l'habitude de se coucher l'estomac vide. Elle en était quitte pour quelques longs bâillements et un peu de lourdeur à la tête. Mais cet étourdissement même l'endormait, du bon sommeil qui interrompt la misère.

Des heures passèrent et la nuit du miracle commença. Au loin, la cloche de l'église se mit en branle, à grandes volées. Des lueurs rouges, qui étaient des lanternes, s'éveillèrent aux flancs des coteaux. Le vent chassait, au sommet des falaises, le brouillard qui s'accumulait au fond du val comme de l'étaupe. On percevait des pas, des voix et le grésillement intarissable de la mer.

Dans la maison de Marie-Ange, la vieille horloge éternue péniblement ses douze coups, puis reprend son tic tac irrégulier, plein de ralentis, de ratés, à cause des dents de son échappement, ébréchées à force de mâcher le temps circulaire. Mais soudain elle grelotte. Sa pauvre boîte de sapin noirci craque d'une détente. Et elle se plaint de sa voix cassée qui tombe des solives, là-haut, où atteint sa tête:

— Allons! encore une gerçure! La peste du froid!

Comme les choses ne retrouvent la vie qu'une fois l'an, dans la nuit de Noël, elles se hâtent d'en profiter. Aussi, le vaisselier, qui s'enorgueillit de ses origines séculaires et radote un peu, place-t-il son mot:

— Autrefois, il y avait toujours une bûche pour notre nuit, et des galettes et du cidre qui tant coulait sur la vieille table que souvent, au matin, je l'ai vue grise. Elle n'a pas duré non plus; l'an dernier les pieds lui sont tombés et on l'a mise au feu...

— Tais-toi donc, bavard, chuchote le berceau; j'ai le petit qui dort entre mes bras, il ne faut pas le réveiller.

— C'est vrai, reprend l'horloge, on ne l'a pas encore vu, celui-là! Où est le chat, qu'il nous donne de la lumière?

Trois fois le vent furtif s'est glissé dans la cheminée, et après s'être barbouillé de cendres en sifflant — zizizizizi... — il s'est sauvé par-dessous la porte, à travers les pattes des escabeaux. C'est un grand brouillon qui se cogne le nez partout, et un vilain indiscret dont le doigt est toujours où il ne faut pas. L'horloge ne l'aime point, car il la pique par les joints de la fenêtre. Le chat le fuit aussi; et maintenant, pelotonné sur la couverture d'Yvon, il fait la sourde oreille à l'invitation de l'horloge.

— Secoue-le donc un peu, suggère la vieille au berceau, entre deux tic tac; secoue-le qu'il nous éclaire!

Un œil s'allume, puis un autre, d'une lueur jaune bleue, sans éclat, froide, et le chat parle :

— Que veux-tu, vieille mâchonneuse? Sais-tu que je n'ai pas mangé depuis que deux fois déjà on t'a vidée, en tirant sur cette ficelle qui fait cra-cra et remonte un gros poids jusqu'à ta mâchoire?

— Ah! murmure le lit clos, eux non plus, ils n'ont pas mangé, ceux que j'abrite dans mon ventre! J'entends leurs boyaux crier, c'est une pitié! et ça résonne dans mes panneaux comme un frisson...

Le vent recommence sa randonnée brusque et folle, apportant tout un grouillement d'océan dans son zéaïement. Les petits sabots, endurcis pourtant et faits à la misère pointue des routes, aux griffes pénétrantes de l'eau, se serrent plus près à près :

— Que fai-sons-nous là, disent-ils, dans ce foyer glacé? Personne ne nous visitera; nous n'aurons rien à donner demain à nos pauvres petits, et leurs larmes gèleront sur notre bois et nous feront mal.

— Zizizizizi...

— La Marie-Ange aurait bien voulu du bois et un peu de farine pour faire des galettes, dit le chat en se caressant le palais du bout de la langue.

— Du bois, chevrote l'horloge goguenarde, il me semble qu'il y en a dans notre vieux vaisselier. Il a déjà perdu une porte; il n'est guère bon qu'à faire du feu!



— Tu ris, fit l'interpellé ; mais sache que je donnerais bien mon autre vantail pour le Noël de nos petits. J'ai connu leur arrière-grand-père, moi, et leur arrière-grand-mère...

— Oh ! moi, je donnerais bien mon fond, grince l'horloge.

— Et moi un volet, offre le lit clos.

— Moi, dit le berceau, je ne puis rien donner, parce que le petit Yvon tomberait par terre. Mais voici encore ce polisson de vent à fureter dans la cheminée ; n'ai-je pas entendu dire qu'il avait la force d'abattre le bois mort dans les arbres ?

— Oui, oui, oui, susurre le vent en gonflant la cretonne de la cheminée ; j'abats le bois mort, j'abats les arbres, j'abats les maisons ; je ne connais pas de limite à ma force !

Il y a un silence et il semble que chacun réfléchisse. Les yeux ronds et glacés luisent toujours comme deux gouttes de phosphore dans la nuit épaisse. Des souffles courts sortent du lit clos ; le chat se gratte en faisant claquer sa patte sèche ; l'horloge brèche-dent grignote de travers. Et, tout à coup, une petite voix douce, une voix de chanterelle pincée d'une sourdine, résonne au-dessus de la cheminée, tout contre la hotte. Elle dit :

— Si le vent veut casser du bois, beaucoup de bois, en sorte que la Marie-Ange n'ait qu'à se baisser autour de sa maison pour rassembler un fagot, moi, je donnerai la farine.

Les trois assiettes, qui occupaient leur vie d'une nuit à faire la roue l'une devant l'autre, tout comme des hommes, se penchent à la galerie du vaisselier et remarquent avec respect :

— C'est la vierge qui parle !

En effet, la petite vierge de terre a déjà secoué son manteau blanc, qu'elle tient gauchement avec des mains trop grosses, et une fine poussière s'est répandue dans la chambre. L'horloge, qui appuie sa tête aux solives, guette le vent fugace et, dès qu'elle l'entend courir, comme un échevelé, dans le chaume du toit, elle annonce :

— Le voilà ! le voilà ! envoyons-le casser du bois pour nos petits !

— Zizizizizi !... J'abats les arbres, j'abats les maisons ; je ne connais pas de limite à ma force !

Alors, tous en chœur, horloge, vaisselier, petits sabots, berceau, lit clos, ils adressent au Turbulent leur prière :

— Bon vent, c'est pour de pauvres enfants que nous te prions. Ils ont faim, ils ont froid. Demain leurs sabots seront vidés dans le foyer nu et ils auront de la peine. Il ne faudrait qu'une petite galette pour les réjouir. Nous avons de la farine. Bon vent, va casser du bois dans les grands arbres !

— Oui, oui, oui ! siffle le vent. Et il disparaît si brutalement que la porte tremble dans ses gonds.

— Quel fou ! grogne la vieille horloge.

Puis, un moment plus tard, après avoir ruminé, elle ajoute :

— J'ai bien peur qu'il fasse le présomptueux. Je vois dans le jour, par la fenêtre, les chênes avoisinant la maison, et ils me paraissent solides. En viendra-t-il à bout ?

— Sans doute, dit le chat, leur tête a cessé depuis longtemps de porter des feuilles. Je la connais, y ayant souvent guetté des moineaux. Elle perd aussi son écorce et c'est mauvais signe, comme lorsque nous perdons notre poil, nous autres chats.

L'horloge ne répond pas. Elle croit le chat parce qu'il rapporte des choses lointaines et mystérieuses qu'elle ne peut ni vérifier ni comprendre. Elle doute plus de la vierge, qu'elle a toujours vue sur la cheminée, entre une boîte de coquillages et un pichet à fleurs. Elle commence :

— Eh bien ! cette farine ?...

Mais elle ne peut achever. Un grand coup de vent s'abat sur la toiture, fait plier les chevrons. La cheminée brusquement ronfle à pleine hotte, et l'on entend, au dehors, les chênes se tordre et geindre comme des agonisants. Puis, la poussée décroît, le tumulte s'éloigne dans les coteaux boisés et les roulements de la mer grandissent dans la falaise.

— Pas mal ! fait l'horloge.

Tranquillement, la petite vierge secoue la poussière de son manteau. Blanche, légère, elle tombe avec lenteur sur le foyer, sur le sol, sur les sabots. A la lueur des yeux du chat, on aperçoit comme un tapis de neige aux environs de la cheminée. Mais voici qu'Yvon gémit dans ses langes. Alors le berceau se balance sur son double pied courbe, pour endormir le tout-petit.

Comme au premier coup, sans crier gare, le vent s'est jeté de nouveau sur la maison. Cette fois, le chaume a fléchi en dépit de son épaisseur ; les murs frémissent et le pignon tremble sous les heurts d'une branche de chêne. C'est la grande ruée des tempêtes. L'un sur l'autre, les assauts se précipitent, de plus en plus courts, de plus en plus haletants. A peine peut-on suivre la foulée de la bourrasque au loin, dans les sapins du val. Il n'y a plus de répit. Le vent de mer secoue, sans reprendre haleine, la pauvre terre endormie.

Dans la maison, tout s'est tu. Le vaisselier affermit ses pieds inégaux, calés par des briques ; l'horloge s'accote de son mieux contre les solives. Frieux, le chat s'est renfoncé dans les loques du berceau, et ses yeux, l'un après l'autre, se sont éteints. Seule la petite vierge continue à secouer son manteau avec sérénité. Seul le vent hurle encore en bousculant la porte déjetée :

— Hou ! hou ! hou ! J'abats les arbres, j'abats les maisons ; je ne connais pas de limite à ma force !

Quelle nuit épouvantable ! Le vent a déchainé la mer monstrueuse et le large écumeux charge la côte. Sur la barre, à l'entrée de la rivière, les vagues se mâtent à plus de vingt pieds, puis refoulent, à lames pressées, l'eau dolente. Des barques, au mouillage, s'entrechoquent et craquent comme des noix vides.

Bien que le lit clos ait fermé ses volets, pour assourdir le vacarme. Marie-Ange s'est réveillée. L'angoisse des tempêtes, si tristement familières aux femmes de pêcheurs, a mordu son cœur. Elle n'a plus qu'une pensée : son homme ! qu'un désir : le jour ! car les ténèbres, où ses yeux s'écarquillaient en vain, rendent plus redoutables encore les destins inconnus qui s'accomplissent.

Tel un joueur que l'exercice entraîne, le vent passe, glorieux, fanfaron :

— Hou ! hou ! hou !

La vieille horloge voudrait bien lui crier : « Assez ! » Mais elle a toutes les peines du monde à poursuivre son tic tac débile. La nuit l'environne, compacte, terrible : il n'y a plus moyen de faire un signe. Il faut se résigner, attendre l'aube grise qui fera rentrer les choses dans l'immobilité, jusqu'au Noël prochain. Le vent souffle...

Et ce fut ainsi jusqu'au matin. Brusquement, alors, il se tut, laissant la mer apaiser par degré ses fureurs. Un coq claironna sa joie de vivre, sans souci du ciel tragique. Des cloches jaserent. En hâte, Marie-Ange passa un cotillon et son corsage, où les râpures du velours font des taches ternes.

Mais, quand elle se tourna vers le foyer, elle fut surprise par l'amas de la poussière blanche. Par curiosité, elle y mit le doigt et goûta :

— De la farine ! s'exclama-t-elle.

Et, comme les humains n'ont pas coutume de chercher les causes de leurs bonheurs mais d'en profiter, Marie-Ange recueillit précieusement la farine. Cependant, l'idée lui venait que le vent nocturne avait pu abattre le bois mort dans les arbres, et elle sortit. Sous les chênes, le sol était jonché de ramilles et aussi de grosses branches qui avaient meurtri la terre dans leur chute. Elle ramassa deux fagots. Bientôt une flamme bienfaisante ressuscita le foyer mort.

L'horloge au caquet trébuchant, le vaisselier ruineux regardaient le feu avec complaisance. Les petits dormaient encore. Marie-Ange s'appliquait à confectionner des galettes, sur un banc, dans la cheminée. Elle entendit les pas d'une troupe d'hommes silencieux, le long de sa maison. Elle n'y prit garde, toute à sa cuisine. C'étaient les sauveteurs en route pour la côte où il y avait dit-on, des naufrages.

Le vent sommeillait sur la mer livide, inconscient. Car, s'il est fort, le vent, il n'est point sage et ignore que l'ordre des choses immuables ne doit pas être troublé. Il lui plaisait de voir les sapins culbutés et il pensait avec orgueil : « J'ai bien cassé du bois ! » L'âtre de Marie-Ange rougeoyait autour des braises qu'elle éventait.

Françoise sauta de joie, à son lever, quand elle vit le feu et des galettes dorées au fond de ses sabots. Aussitôt elle éveilla la petite sœur, aux cheveux couleur de paille d'avoine, en criant :

— Des galettes ! des galettes ! Noël a pensé à nous !

La pauvre chambre était tiède et sentait délicieusement le pain chaud. Marie-Ange sortit pour remplir sa cruche. Ce fut à ce moment qu'elle vit le vieux Cornic, guidant vers sa maison, par le sentier rocheux, un groupe qui portait un cadavre.



LE BOMBARDEMENT DE MONT-SAINT-QUENTIN ET LA BOUCLE DE LA SOMME



Service photographique d'armée. Section phot. aérienne.

Cette photographie prise en aéroplane à une très faible hauteur, reproduit l'aspect de la région au-dessous de Mont-Saint-Quentin. A gauche : les maisons démolies, les arbres déchiquetés par les obus. A droite : la boucle de la Somme ; au bord de la rivière court la ligne d'intérêt local au milieu de marécages et de tourbières. Au milieu : la grande route de Péronne à Albert ; plus loin, la colline de Mont-Saint-Quentin occupée par les Allemands et que nos pièces bombardent. Dans le fond, à droite : les hauteurs de la cote 117 à l'est de Péronne.



Christmas fantastique

PAR

PAUL OLIVIER

Somewhere in France, comme disent les lettres des tommies... Quelque part entre Yser et Ancre, dans la région lugubre où les arbres sont morts.

— Hallo, Joe !

— Hallo, Jim ! La semaine m'a paru diablement longue sans toi, *my dear* !

Jim n'ose pas avouer à Joe que la semaine, à lui, lui a semblé diablement courte. Jim rentre de permission, et les deux tommies s'étreignent comme s'ils s'étaient perdus de vue depuis des ans...

Vieille amitié que celle de Joe Diggledood et de Jim Parker. Presque aussi vieille que la guerre, qui est bien, à l'heure actuelle, la chose la plus vieille du monde.

Jim est replet et dodu, Joe efflanqué et interminable. Il ressemble à ce personnage des contes de fées dont les nourrices affirment aux boys qu'il vit de lécher les murs. Joe était avant la guerre directeur d'un manège mécanique, Jim professeur de tango. Cette pratique consommée du roulis et du tangage qui composait tout l'art de la défunte danse et cette inaptitude au vertige que communique à ses adeptes la constante familiarité des chevaux de bois leur ont respectivement valu d'être désignés l'un et l'autre pour faire partie de l'équipage d'un tank. Joe est mitrailleur-chef, Jim servant-mitrailleur à bord de « Pâte d'amandes ».

Les autres boys font fête au revenant.

— Et ton petit Dickie, Jim, comment l'as-tu trouvé ?

— Gaillard et joliment planté pour ses cinq ans. Vous devinez sa joie de me voir arriver juste pour la Saint-Nicolas. Je lui'ai offert un zèbre. Un petit cheval de bois verni de six pence. Avec une brosse à dents pour crinière et pour queue un pinceau à colle. En arrivant à la maison, je l'ai mis sur le gril, ce qui l'a immédiatement transformé en zèbre. Et mon boy de claquer des mains en criant comme un bienheureux : « L'âne, l'âne de Saint-Nicolas en costume de bain ! »

L'équipe rit à belles dents. Huit sur dix ont aussi des gosses, là-bas, en Angleterre. Un cri d'enfant heureux dans ce noir désert de la guerre met leur cœur en allégresse, leur tient chaud aux entrailles comme une lampée de gin.

— Que s'est-il passé depuis mon départ ? Les tanks ne sont pas sortis ?

— Non. Mais il y a eu avant-hier un coup de main en face au cours duquel l'Homme à la tête de pudding et le lieutenant Watson ont disparu.

— Tués ?

— C'est probable. L'engagement a été rude.

— Triste chose... Deux excellents garçons... Tu te rappelles, Joe, quand le lieutenant nous arriva, voilà quinze mois, dans la tranchée... C'était du côté de Loos. Il sortait de Sandhurst, et, en vrai cadet de l'école, il était coquet et soigneux de sa personne comme une petite maîtresse. A tout bout de champ, il s'installait à se faire les ongles et, comme de juste, on se moquait de lui, nous les vieux. A la longue, il s'en aperçut, et, la première fois qu'il eut à se bichonner, il escalada la tranchée, se posta à califourchon sur le rebord et, ainsi installé, procéda tranquillement à sa toilette. On eut beau lui crier qu'il allait se faire casser la figure, il ne consentit à redescendre que quand son dixième ongle fut poli et limé.

— Oui, un hardi garçon...

— Presque aussi chic que le commandant.

— Oh ! lui ! c'est le bon Dieu.

Lord Jenkins, que ses soldats appelaient familièrement de son petit nom lord Clancharlie, justifiait de tous points leur affection. Touchant à la quarantaine et possesseur d'une immense fortune, il avait mené pendant longtemps une existence indolente et vaine. La guerre fut le coup de fouet qui débrida toutes ses énergies. S'improvisant sergent recruteur, il leva sur ses domaines un millier d'hommes, obtint de se battre à leur tête, prit part à toutes les grandes actions du début au cours desquelles il fut deux fois blessé, et, las de cette inaction de la tranchée qui était pour lui et pour ses hommes le pire

supplice, se fit désigner, lors du lancement des tanks, au commandement d'une équipe.

Poste de choix, exigeant des officiers aussi bien que des hommes une intrépidité à toute épreuve. Entre deux expéditions de tanks, les équipages participent, en effet, à ces hardis coups de main, qui, répétés presque chaque jour sur tous les points du front, sont pour l'ennemi un perpétuel et hallucinant cauchemar.

De sa vie d'autrefois, lord Clancharlie n'avait gardé que deux passions : l'aquarelle et la flûte. Entre deux attaques, il consacrait ses loisirs à fixer en couleurs tendres les divers aspects des paysages qu'il avait successivement sous les yeux. Doux paysages de France, dont il aimait à ressusciter, sous les abominables meurtrissures de la guerre, la grâce délicate et pure, et auxquels son imagination attendrie se plaisait à rendre un peu du printemps disparu. Ainsi pour cet homme charmant la guerre et son redoutable imprévu se traduisaient tour à tour en séries d'aquarelles, passionnément croquées, et en séries de dangers, passionnément courus.

Et pour combattre le spleen — ce spleen des âmes ardentes, fait d'irritation et d'impatience — il jouait, chaque soir, sur sa petite flûte de poche, quelques-unes de ces jolies mélodies populaires d'Ecosse qui semblent imprégnées de l'âme exaltée du sol. A les entendre, ses soldats, chaque fois, reprenaient courage, se sentaient prêts à de nouveaux et plus rudes efforts.

Si les hommes, sans exception, adoraient leur chef, nul, à coup sûr, ne témoignait à son égard d'un dévouement plus fanatique que le *quarter-master* *sergeant* Gillett — dit « l'Homme à la tête de pudding ».

Sur une stature de colosse, une large face rubiconde marbrée de bleus ineffaçables, souvenir des temps précaires où Gillett exerçait l'honnête mais hasardeuse profession de mannequin de boxe. Dégoûté à la longue d'« encaisser » sans jamais déboursier, l'Homme à la tête de pudding se décida un beau jour à essayer à son tour ses poings sur les visages de ses semblables. Il se révéla maître en ce noble art, et battit l'un après l'autre tous les plus forts champions du continent. Un seul eut raison de lui : encore lord Jenkins n'était-il qu'un amateur, mais admirablement entraîné à tous les jeux physiques. Loin de lui en garder rancune, Gillett demeura corps et âme attaché à son vainqueur, et, la guerre venue, le suivit aux armées.

Aubaine inespérée que la guerre pour ce colosse, dont la force, à l'étroit dans la vie normale, allait trouver enfin, du moins il l'espérait, mille occasions de s'employer. On lui confia les « gros ouvrages », les corvées, dont sa bonne humeur, solide comme ses muscles, se faisait un plaisir. Et il goûta l'une des meilleures joies de sa vie le jour où il reçut le commandement d'un tank.

A eux deux, « Pâte d'amandes » et lui, tous deux musclés de fer et, secondés par de bons compagnons, ils allaient faire de bonne besogne. Cela ne tarda guère, en effet. A la bataille de l'Ancre, « Pâte d'amandes » et « Tête de pudding », l'un pilotant l'autre, firent un joyeux salmigondis de Boches.

Hélas ! les tanks ne sortent pas tous les jours. Entre temps, Gillett fut investi par le commandant d'une mission non moins active, mais beaucoup moins glorieuse : veiller sur le lieutenant Watson, qui, non content de rechercher les missions périlleuses, témoignait, en chacune d'elles, d'une imprudence toute gratuite... Surveillance tôt déjouée, d'ailleurs, puisque, l'avant-veille, le lieutenant et son garde du corps avaient disparu.

— Good news, boys !

La voix glapissante du vaguemestre, dispensateur du courrier, dresse soudain debout les équipes des tanks. Les blanches enveloppes volent de mains en mains. C'est « l'heure du délire », l'heure fiévreuse et divine de l'oubli : un seul pli reste entre les mains du distributeur, le pli rose d'un télégramme.

— Lieutenant Watson !

— Disparu, répond une voix. Il faut remettre la dépêche au commandant. D'une main fébrile, celui-ci fait sauter le pointillé. Ses lèvres se crispent ; un tremblement, tandis qu'il lit, agite ses paupières.



— Décidément, fait-il à haute voix, ce malheureux Watson n'a pas de chance. C'est demain l'anniversaire de son mariage et voici que sa femme lui télégraphie pour lui annoncer la naissance d'un garçon. Quand recevra-t-il la nouvelle... si jamais, hélas ! il la reçoit...

Soudain, tandis que le commandant efface de la main une goutte d'eau, pleur de brume condensée, qui est venue, simple hasard, sans doute, mouiller le bord de sa paupière, du brouillard monte et se rapproche un refrain qui fait dresser les têtes et s'ouvrir de stupeur toutes les bouches :

But did you ever seen an oyster walk up stairs, walk...

(Mais avez-vous jamais vu une huître monter les escaliers, monter...)

Une tête énorme surgit de la brume, suivie d'un corps gigantesque — une tête rougeoyante, marbrée de bleus, et qu'un rire illumine, un rire fendu de l'une à l'autre oreille.

— L'Homme à la tête de pudding !

— Gillett ! c'est Gillett !

Le commandant se précipite à sa rencontre :

— Watson ? Mort ? Blessé ?

— Prisonnier, seulement. Interné dans un camp, là, en face de nous, à quinze cents mètres à peine des tranchées ! Moi, j'ai pu m'évader, grâce à la brume.

— Tiens, lis, dit le commandant à Gillett en lui tendant brusquement la dépêche.

— Pas d'hésitation. Il faut que je retourne là-bas lui annoncer la nouvelle. Qu'il ait au moins cette joie pour son Christmas. Vos ordres, commandant ?

— M'attendre. Si tu veux bien, cette nuit, nous irons ensemble.

— Comment cela ?

— C'est mon idée.

— En ce cas, elle doit être bonne, dit tranquillement l'Homme à la tête de pudding.

L'idée du commandant était bonne, peut-être, mais il avait eu le plus grand mal à la faire adopter au *Great head quarter*. Elle consistait tout bonnement à aller, en tank, la nuit prochaine, délivrer le prisonnier. Bien entendu, il ne dit mot à ses chefs du but réel de l'expédition. Il s'agissait, selon lui, d'aller faire sauter un énorme dépôt de munitions, récemment constitué par l'ennemi à proximité de ses lignes. Cela aussi, du reste, il espérait l'accomplir et libérer le lieutenant par-dessus compte.

— Qui veut venir faire Christmas chez les Boches ?

C'est en ces termes que lord Clancharlie fit part à ses hommes de l'entreprise. On bourra « Pâte d'amandes » de boîtes de conserves et d'oranges et en route vers la tranchée ennemie.

Route prudente, entrecoupée de zigzags, et d'une lenteur calculée pour déjouer les prévisions de l'adversaire.

Chemin faisant, l'on bavarde. Pour tempérer la fiévreuse impatience des boys, le commandant leur conte des histoires, entre autres l'histoire véridique, et jusqu'alors mystérieuse pour tous, de la création des tanks.

— La création des tanks ! On dirait une histoire de la Bible, goguenarde Gillett.

— Tu ne crois pas si bien dire, mauvaise tête, car c'est précisément dans la Bible que le capitaine Nobody a trouvé l'idée de cette diabolique invention.

— Nobody ? Le capitaine « Personne » ? Ça n'est pas son nom, je suppose ?

— Possible. Mais il n'en eut pas d'autre. Tout à l'heure, vous saurez pourquoi. Donc, c'est en lisant dans la Bible les guerres des Philistins et des Amalécites, et les exploits, dans les combats d'alors, des chars armés de faux que le capitaine Nobody conçut, voilà un an, l'idée du *caterpillar*. Son idée à point, — notez qu'il se battait alors dans les tranchées, — il va trouver son colonel et lui demande une permission de deux mois pour aller à son usine du Yorkshire mettre sur pied une invention qui lui est venue et qui doit, à son idée, réaliser un énorme progrès dans la conduite de la guerre. — « Invention sérieuse ? » demande le colonel. — « Des plus sérieuses. » — « Votre parole ? » — Le capitaine engage sa parole. — « Partez. » — Le capitaine part. Deux mois après, jour pour jour, il reparait dans la tranchée et dit au colonel : — « C'est fait. D'ici peu vous verrez. » Il n'en dit pas plus et reprit tranquillement son métier de capitaine. Six semaines plus tard, à Courcellette, « Crème-de-Menthe » opérait ses débuts. Le colonel demande au capitaine : — « N'est-ce point là l'invention dont vous m'avez parlé un jour ? » — « Elle-même, en vérité, réplique l'autre. Mais à présent je vais vous demander une autre grâce. » — « Je vous l'accorde d'avance. » — « C'est de ne révéler à âme qui vive que je suis l'auteur de cette invention. Elle est utile au pays. Que puis-je souhaiter de plus ? » Tandis que les auditeurs expriment de diverses façons leur estime pour cet homme qui, en véritable citoyen anglais, met au-dessus de tous les éloges celui de sa conscience, le tank, petit à petit, s'est rapproché en louvoyant des tranchées ennemies. Le commandant juge l'instant venu de régler l'ordre de combat.

— Nous allons leur faire le coup du cheval de Troie, explique-t-il.

« Après avoir pénétré aussi loin que possible dans leurs positions de façon à nous rapprocher à la fois et du camp de prisonniers et du dépôt d'obus, nous simulerons une panne... et nous attendrons les événements. Quand ils ne se méfieront plus, nous agirons à notre guise. Au reste, en cas d'échec, vous connaissez la consigne : se faire sauter avec le bâtiment. Qu'ils ne nous aient pas vivants, ni lui, ni nous... »

Tandis que les auditeurs expriment de diverses façons leur estime pour cet homme qui, en véritable citoyen anglais, met au-dessus de tous les éloges celui de sa conscience, le tank, petit à petit, s'est rapproché en louvoyant des tranchées ennemies. Le commandant juge l'instant venu de régler l'ordre de combat.

— Nous allons leur faire le coup du cheval de Troie, explique-t-il.

« Après avoir pénétré aussi loin que possible dans leurs positions de façon à nous rapprocher à la fois et du camp de prisonniers et du dépôt d'obus, nous simulerons une panne... et nous attendrons les événements. Quand ils ne se méfieront plus, nous agirons à notre guise. Au reste, en cas d'échec, vous connaissez la consigne : se faire sauter avec le bâtiment. Qu'ils ne nous aient pas vivants, ni lui, ni nous... »

Le tank a franchi les lignes. Malgré la brume intense, sa venue a été bientôt

signalée. Première alerte. Le rideau de barrage. Il réussit à le franchir sans encombre. Seuls, les obus de gros calibre pourraient entraver sa marche. Le reste n'est qu'un jeu pour lui. Bientôt les balles, puis les grenades crépitent sur son échine. Il n'en a cure, et, sans interrompre sa course, répond de toutes ses meurtrières. Arrivé au point voulu — un arrêt brusque. L'ennemi, un peu surpris, et qui se trouvait à bonne distance, se rapproche. Plus de doute. Le tank est en panne, à sa merci.

Une clameur sauvage salue sa détresse. Autour du monstre vaincu, les Boches improvisent une ronde de Pawnees en délire, une véritable danse du scalp. Les uns s'efforcent de faire sauter à l'aide de barres de fer les panneaux qui voilent les hublots du cuirassé de terre ; les autres, à grands cris, somment l'équipage de se rendre. Peine perdue, dans l'un comme l'autre cas. Alors ils ont recours aux grands moyens. On amène les *flammenwerfer*.

Les jets ardents sont promenés sur toute la surface du monstre. Sa carapace rougit. A coup sûr, ceux qui se trouvent à l'intérieur seront grillés

comme des cochons de lait. Les Boches ne savent pas que la paroi du tank est à triple cloison, les interstices comblés d'un ciment réfractaire. Le seul résultat de ce calorifère extérieur est de faire régner au dedans de la casemate roulante une agréable température, dont ses hôtes apprécient, par cette nuit glacée de Christmas, la bienfaisante tiédeur.

Satisfaits, les Boches se retirent, laissant le tank sous la garde d'un piquet, remettant au lendemain le plaisir de forcer le blindage et d'étudier de près, leurs nez chaussés de lunettes, le curieux mécanisme du monstrueux jouet.

Lorsque le lourd martèlement de leurs gros talons s'est éloigné...

— Boys, c'est le moment, je crois, dit lord Clancharlie, de fêter Christmas.

Les provisions sont déballées, les bouteilles décoiffées ; et Jim, aussi bien que Joe, gardent soigneusement leurs peaux d'oranges, pour les jeter tout à l'heure à la figure des Boches, quand viendra l'heure de repartir.

Le frugal festin se prolonge. Lord Clancharlie a emporté sa petite flûte de poche et, pour dessert, régale l'équipage d'un vieux Noël d'Ecosse.

Le murmure langoureux, perçant la triple cloison d'acier, attire l'attention d'une sentinelle. Elle se rapproche... Elle écoute... Elle n'en croit pas ses oreilles. Plus de doute ! La grosse bête joue de la flûte... Justement, voici l'oberleutnant qui fait sa ronde. Elle l'avertit. Il accourt. Lui aussi appuie son oreille contre la paroi. Mais il n'a pas le loisir d'exprimer son sentiment. La sentinelle non plus du reste, car un panneau brusquement s'est rabattu. Une main, une main énorme, surgit, tendue comme un ressort, happe l'oberleutnant par le cou, le hisse dans le tank, se rabat sur la sentinelle médusée et lui fait suivre la même route : travail soigné, bien qu'expéditif, et qui porte la marque délicate et vigoureuse, tout ensemble, de l'Homme à la tête de pudding.

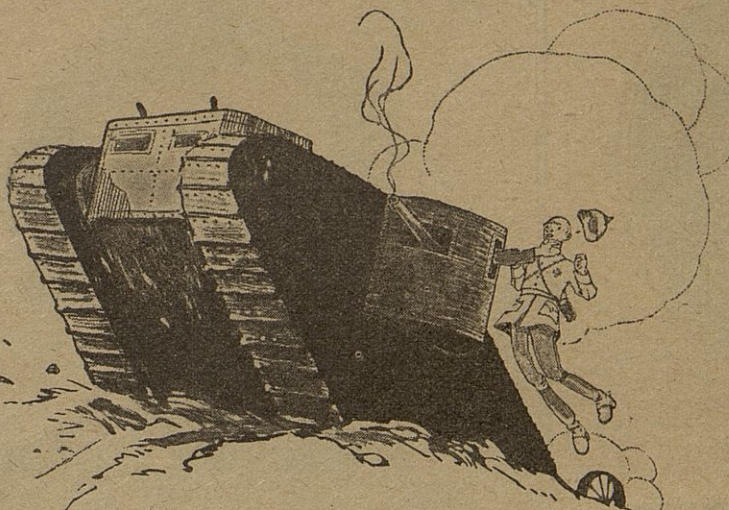
Cramoisi et gesticulant, l'oberleutnant se trouve soudain transporté dans le « salon » du tank.

Gillett, prestement, lui roule un foulard autour du visage — bandeau et bâillon tout à la fois — et le dépouille de son uniforme, dont il revêt rapidement chaque pièce. Puis, muni d'une cartouche à longue mèche, il rabat doucement le panneau et s'esquive, dans la nuit, vers le dépôt de munitions tout proche. Un quart d'heure plus tard, il est de retour, referme le panneau, restitue sa défroque au commandant prussien, et le tank, soudain remis en marche, oblique sur la gauche, vers le camp des prisonniers. L'alarme est donnée. La fusillade reprend : sur le passage du monstre, les grenades pleuvent. Que leur importe ! Dans les lignes allemandes, les canons n'osent pas tirer. Une formidable explosion fait trembler l'air et le sol. C'est le dépôt de munitions qui saute. Le désarroi se met parmi les Boches. A la faveur de la panique, l'équipage atteint le camp, enlève le lieutenant, deux autres officiers, et laisse aux autres prisonniers d'abondantes provisions pour fêter Christmas. Le tank repart en vitesse vers les lignes anglaises. Mais, hélas ! tandis qu'il aidait au sauvetage du lieutenant, lord Clancharlie a été grièvement blessé par l'éclatement d'une grenade. L'Homme à la tête de pudding l'a rapporté évanoui dans ses bras comme un enfant. Dans le tank cahotant, que pourchassent en vain dans la brume les derniers projectiles ennemis, il se réveille et sourit, en voyant, penché sur lui, contracté d'émotion, le clair visage du lieutenant Watson.

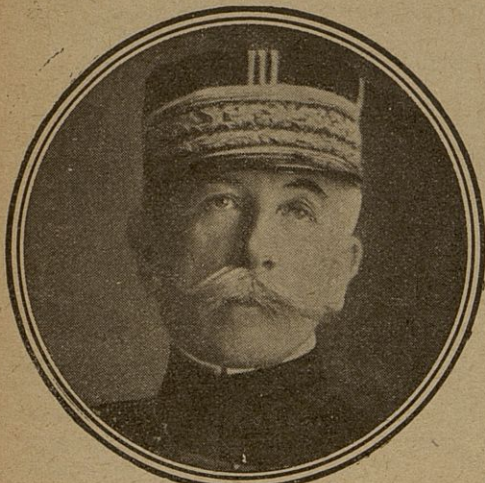
— Pas de chance, soupire tristement le jeune officier.

— Si, fait doucement le blessé, j'ai la chance que ce ne soit pas vous...

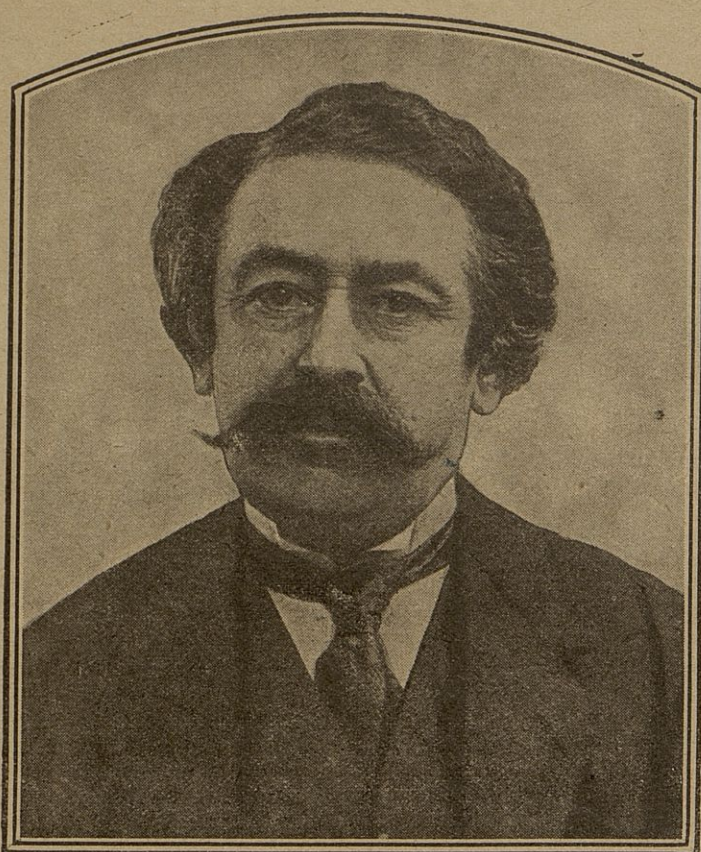
A l'ambulance, le chirurgien sonde les plaies, pose les premiers pansements. L'Homme à la tête de pudding, Joe et Jim sont là, consternés. Anxieusement, l'examen terminé, ils interrogent l'homme de l'art : — Eh bien ? — Nous le sauverons, mais il faudra, j'en ai peur, amputer les deux bras... Le lord a entendu. Lentement il se soulève et, gourmandant ses deux compagnons tout prêts de fondre en larmes : — Pourquoi s'attrister, camarades ? Il n'est pas donné à tout le monde, j'imagine, d'être le petit cousin de la Vénus de Milo !



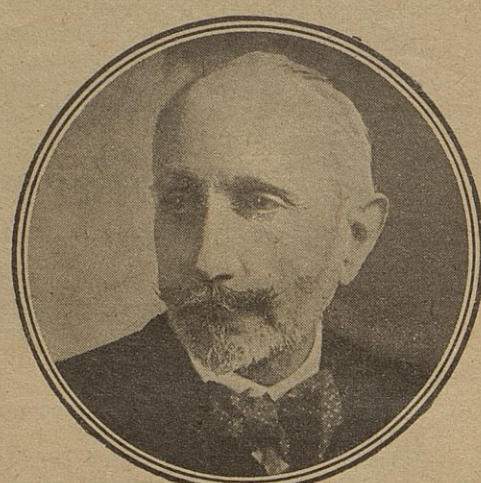
LES COMITÉS DE GUERRE FRANÇAIS ET ANGLAIS



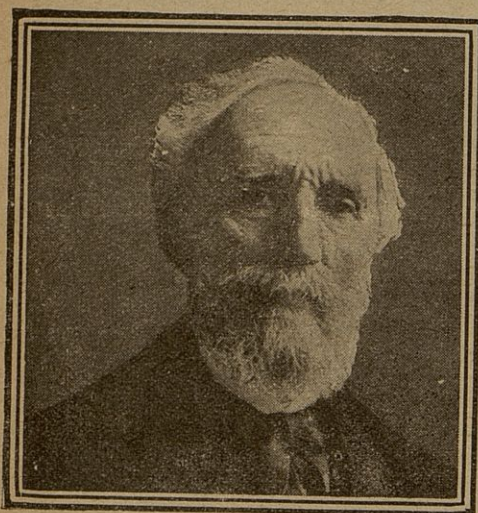
GÉNÉRAL LYAUTEY
Ministre de la Guerre.



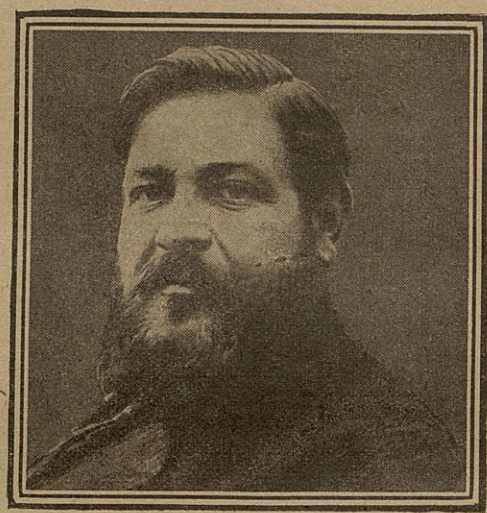
M. ARISTIDE BRIAND
Président du Conseil, Ministre des Affaires étrangères.



AMIRAL LACAZE
Ministre de la Marine.



M. RIBOT
Ministre des Finances.



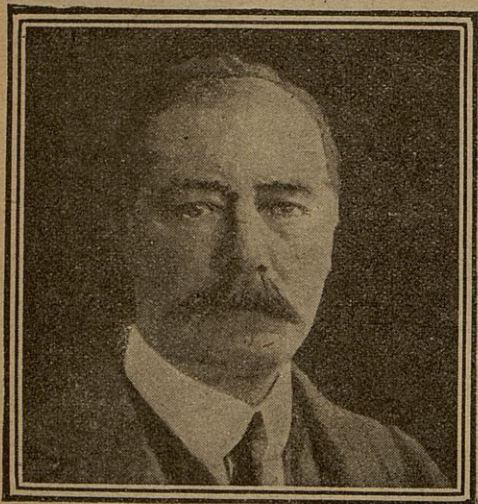
M. ALBERT THOMAS
Ministre des Armements et Munitions.



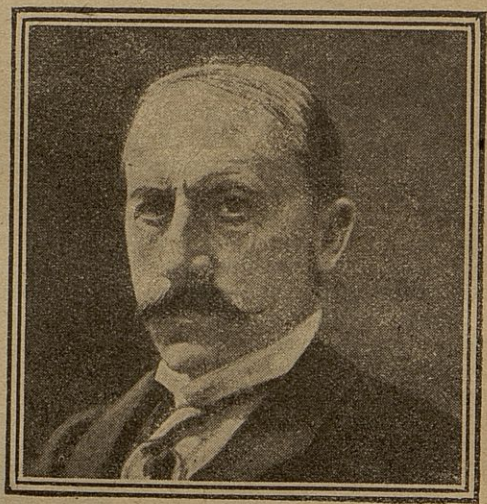
M. CLAVEILLE
*Sous-Secrétaire d'Etat
chargé spécialement
des Transports.*

M. HERRIOT
*Ministre des Travaux pu-
blics, Transports,
Ravitaillements.*

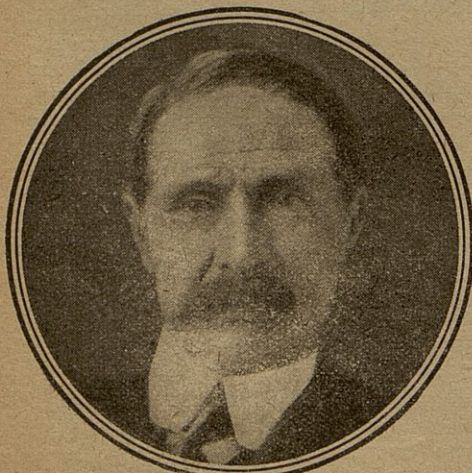
M. LOUCHEUR
*Sous-Secrétaire d'Etat
Fabrications
de la guerre.*



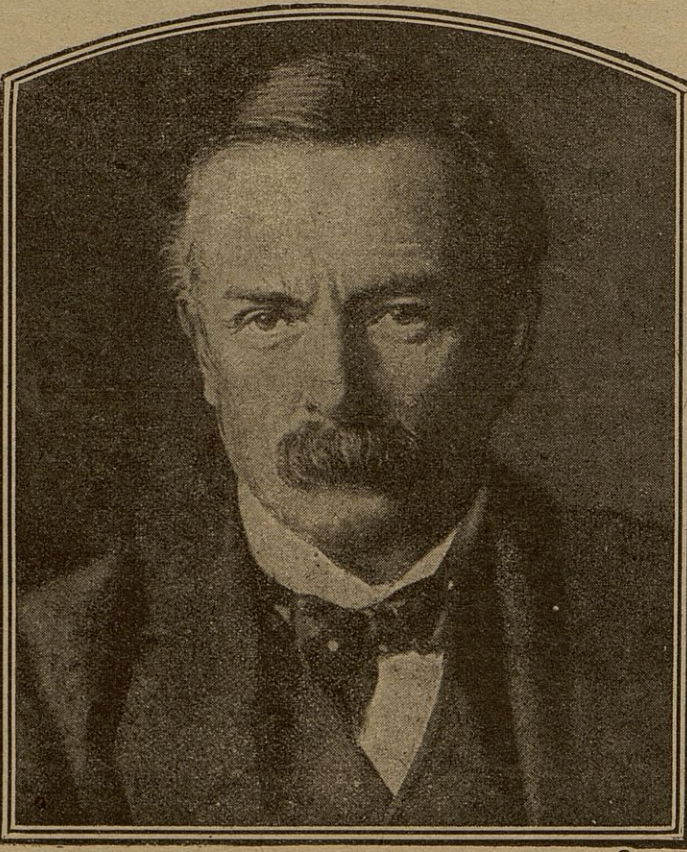
M. HENDERSON
Ministre sans portefeuille.



LORD MILNER
Ministre sans portefeuille.



M. BONAR LAW
Chancelier de l'Echiquier.



M. LLOYD GEORGE
Premier Ministre d'Angleterre.



LORD CURZON
Président du Conseil privé.



PAR GEORGES LE FAURE

CHAPITRE VII (Suite)

L'ASSAUT DE LA WEISSE FRAU

Silencieusement, ensuite, ils descendirent l'escalier ; arrivés contre la porte de la salle, ils se tapirent immobiles, attendant que ceux du dehors se fussent conformés aux instructions du chef...

Ces instructions étaient simples : elles consistaient à occuper l'attention de l'adversaire, en simulant subitement une attaque contre l'une des fenêtres...

Les autres, alors, enfoncèrent la porte intérieure de la salle dans laquelle ils feraient irruption sur les derrières de l'ennemi ; celui-ci, surpris, se laisserait capturer, sans que l'on eût à déplorer aucune perte...

Mais Fridette, qui, Fellow une fois pansé sommairement, était venue les rejoindre, leur expliqua que ce plan avait peu de chances de réussir, vu que la porte se renforçait à l'intérieur d'une solide barricade improvisée par le fou et contre laquelle les assaillants se heurteraient.

— Diable ! grommela le sous-officier, voilà qui se présente mal ?...

Mais la jeune fille, se faisant suivre sans bruit par les soldats, remonta l'escalier et les conduisit dans sa chambre :

— Regardez ! fit-elle en montrant au sous-officier la petite ouverture qu'elle avait pratiquée dans le plancher, vous vous rendrez mieux compte de l'état de la place qu'il s'agit d'emporter...

En un instant, quelques planches furent enlevées au parquet de façon à former une ouverture suffisante pour livrer passage à un homme...

Cela n'alla pas, comme on peut l'imaginer, sans que Heldrick, aussitôt qu'il eut surpris la manœuvre, ne s'efforçât de l'interrompre, en envoyant dans le plafond des coups de feu...

Mais comme il était obligé de faire face en même temps à l'attaque qui venait de l'extérieur, le sous-officier et ses hommes purent arriver à leurs fins sans dommage aucun : il s'agissait bien entendu de s'emparer du malheureux vivant.

Il y avait là, en ce qui concernait Heldrick, non seulement une question d'humanité, mais aussi un intérêt capital relativement à André Routier ; si l'on voulait savoir du fou ce qu'il était advenu de son compagnon, il était indispensable qu'on lui laissât la vie sauve...

Profitant d'un moment où le dément s'occupait à recharger son arme, un alpin se laissa tomber sur lui, par l'ouverture pratiquée au milieu du plancher...

Surpris, Heldrick roula à terre.

Avant qu'il eût pu se redresser, il était garrotté solidement et mis dans la complète impossibilité de nuire... Alors, on débarricada la porte et on entra.

Le prisonnier, assis sur un fauteuil, était véritablement effrayant à regarder, avec son masque convulsé, dans lequel les yeux roulaient pleins de rage, tandis que de ses lèvres jaillissaient les pires injures...

Vainement tenta-t-on de lui arracher quelque renseignement sur son compagnon d'excursion, il fut impossible d'obtenir de lui autre chose que des paroles incohérentes, coupées parfois de cris de terreur.

En désespoir de cause, on cessa de l'interroger.

— Maintenant, déclara le sous-officier, occupons-nous de l'autre. Avez-vous un objet ayant appartenu au voyageur ?...

Presque aussitôt, la jeune fille tendit au sous-officier une casquette qu'elle était allé prendre au portemanteau.

Alors, on se dirigea vers l'endroit où Fellow reposait, tout dolent de la blessure sur laquelle les soldats avaient sommairement appliqué leur pansement individuel...

L'animal, dès qu'on lui eut présenté la casquette, la flaira, huma l'air et se redressa sur ses pattes ; puis, la casquette aux dents, il se mit en route...

Derrière lui venait le soldat qui le tenait en laisse, puis la jeune fille avec le sous-officier ; enfin, fermant la marche, le petit détachement avec les différents impédiments nécessaires au sauvetage...

Seuls, deux hommes étaient demeurés au chalet pour surveiller le fou...

Fellow, quoique assez grièvement atteint, marchait ferme, paraissant n'avoir aucune hésitation sur la direction à suivre...

Sans une défaillance, le nez collé au sol, il allait, retrouvant imperturbablement les traces que les deux excursionnistes et lui-même avaient laissées l'avant-veille sur le sentier...

Et, à chaque pas fait en avant, Fridette sentait son âme se contracter d'angoisse, à la pensée qu'un miracle allait peut-être lui permettre de sauver celui qu'elle aimait...

Car elle l'aimait !... cela maintenant était indéniable : durant les dernières heures écoulées, sous l'influence de l'anxiété, l'amour avait atteint en elle son apogée, ainsi que, dans l'atmosphère surchauffée d'une serre, une plante exotique, subitement en pleine croissance, fait, en quelques minutes, s'épanouir une fleur merveilleuse.

CHAPITRE VIII.

ACCIDENT DE MONTAGNE ?

Pendant trois heures, le détachement alla ainsi, escaladant des sentiers parfois à pic, d'autres fois plongeant dans des gouffres vertigineux...

Brusquement, Fellow s'arrêta et, derrière lui, tout le monde fit halte.

Pendant quelques instants, visiblement, il fut en déroute, allant, venant, revenant encore, flairant des traces de pas, humant l'air avec force...



On se trouvait alors à près de deux mille mètres d'altitude : sur la droite, se dressait à pic une haute muraille de granit dans les flancs de laquelle des marches étaient creusées, si étroites que c'est à peine si le pied paraissait

pouvoir s'y poser tout entier...

A plusieurs reprises, l'animal revint à la base de cet escalier, ce qui surprit fort ses compagnons, car il était insupportable que, par un chemin semblable, il eût pu accompagner les excursionnistes...

A gauche, un sentier raide descendait, après avoir traversé une passerelle jetée sur un gouffre, vers une petite vallée emplies de neige qui s'étendait à une centaine de mètres au-dessous de l'espèce de plate-forme où on avait fait halte.

— Helmont, fit tout à coup le sous-officier au soldat le plus proche de lui, viens donc un peu ici...

Il était agenouillé et, penché vers la pente, l'examinait avec attention.

— Ne dirait-on pas du sang... cette tache, là-bas, sur la neige... à droite du tronc de sapin brisé ?...

— Si ça n'en est pas, ça y ressemble !...

Fridette regardait, elle aussi, toute frissonnante. Du sang !... Mon Dieu ! Celui d'André, peut-être !...

Fellow, en ce moment, comme s'il eût compris le sens des paroles du sous-officier, s'arc-bouta des quatre pattes et, le museau pointé dans la direction indiquée, il se mit à aboyer lugubrement...

— Nous devons approcher, déclara le sous-officier. Faisons attention...

Il avait rendu la liberté à l'animal : celui-ci, aussitôt, fila par une sente, tout d'abord inaperçue ; contourant une roche énorme, elle descendait vers la vallée, raide et dangereuse, comme accrochée au

flanc de la montagne, mais cependant praticable...

Sur la neige fraîche, on apercevait des traces de pattes de chien...

Fellow était déjà venu là !...

Rapidement, la petite colonne descendit à la suite de l'animal pour arriver à la passerelle...

Sans hésiter, les soldats, montagnards habitués de longue date à triompher de tous les vertiges, s'engagèrent sur le tronc d'arbre chancelant qui reliait l'une à l'autre les deux crêtes du gouffre...

Au delà de la passerelle, le sentier continuait sa descente et bientôt toute la petite troupe eut atteint la vallée...

Tout à coup, au milieu du silence impressionnant dont s'enveloppait la montagne, une sorte de hurlement retentit, si troublant qu'en même temps que les soldats, le chien lui-même fit halte.

Et Fellow, la tête dressée, se mit à pousser des petits grognements inquiets et comme colères...

Toutes les têtes se levèrent et des gorges de tous jaillirent aussitôt des exclamations terrifiées...

Dans l'espace, fine comme une perche striant le ciel bleu d'une ligne sombre, la passerelle apparaissait.

Et voilà qu'un homme, surgissant tout à coup du sentier accroché au flanc de la montagne, venait de s'y engager dans une allure désordonnée.

Il tenait à la main une de ces grandes haches dont se servent les bûcherons pour abattre les sapins énormes dont les troncs, emportés par leur poids, glissent ensuite tout seuls jusqu'aux vallées.

— Le fou ! lança le sous-officier, plein de stupeur, en reconnaissant celui qu'il avait laissé à la Weisse Frau sous la garde de deux de ses soldats.

— Oui... oui... c'est le fou !... s'exclamèrent les autres.

Maintenant, on le distinguait bien : c'était lui, vêtements en désordre, cheveux au vent, agitant dans des gestes de menace la hache au-dessus de sa tête...

Il s'avancait à pas délibérés, conservant par un miracle son équilibre au-dessus du gouffre.

Soudain, comme il avait atteint le milieu de la passerelle, Heldrick s'arrêta et demeura immobile, figé dans une attitude de défense, son arme levée...

Manifestement, dans sa folie, il venait d'apercevoir quelqu'un qui s'avancait à sa rencontre... lui barrant le chemin... Durant quelques instants, il parut attendre l'attaque de cet adversaire imaginaire...

Et, tout à coup, cette attaque se produisit, car Heldrick abattit sa hache...

L'arme frappant dans le vide, il faillit perdre l'équilibre ; et ceux qui, d'en bas, suivaient cette lutte extravagante d'un homme contre un fantôme, crurent qu'il allait choir dans le gouffre...

On le vit, durant une seconde ou deux, osciller de droite et de gauche... Mais un miracle se produisit qui le remplaça d'aplomb sur ses jambes...

La hache en main, il poursuivit alors sa route...

A peine faits un pas ou deux, il s'arrêta.

Un nouvel incident venait de se produire : sans doute, son ennemi, contraint à la retraite, s'était-il embusqué et l'attendait-il sur la rive à laquelle aboutissait la passerelle...

Alors, pour lui barrer définitivement le chemin, le fou s'attaqua à l'arbre lui-même...

A grands coups de hache, il frappait sur le tronc, dont on voyait les fins copeaux voltiger dans l'espace...

Les soldats assistaient, étreints par l'angoisse, à cet émouvant spectacle. Que tenter pour arracher ce misérable au sort qui l'attendait ?...

Peut-être, en se hâtant, serait-il possible d'arriver à temps...

— Courez ! ordonna le sous-officier à deux soldats qui s'élançèrent par le sentier.

Mais la hache voltigeait avec une rage croissante et, tout à coup, il y eut un craquement qui résonna, au milieu du silence, avec l'intensité d'une détonation.

La passerelle, sous le poids de l'homme, se brisa nettement et le fou, tournoyant dans l'espace, passa, avec la rapidité d'une flèche, devant les yeux épouvantés des soldats ; penchés sur le bord du gouffre, ils suivirent durant quelques secondes sa chute vertigineuse dans l'ombre bleue où il s'abîma.

Durant un moment, ils demeurèrent silencieux, impressionnés par ce drame rapide dont ils n'avaient pu être que les spectateurs impuissants...

Puis, sans un mot, ils se remirent en marche, à la suite du chien reparti en avant, le nez collé à la neige...

Depuis un moment assez long, ils marchaient ainsi, lorsqu'à ses pieds, soudain, le sous-officier ramassa un objet qu'il avait vu Fellow flairer longuement...

C'était un de ces havresacs de toile qui servent aux excursionnistes à transporter, avec des provisions, quelques vêtements de rechange... Les courroies en étaient rompues et la fermeture brisée.

Un peu plus loin, dans la même direction, un piolet gisait sur le sol, puis, plus loin encore, un chapeau de feutre que Fridette reconnut pour celui d'André...

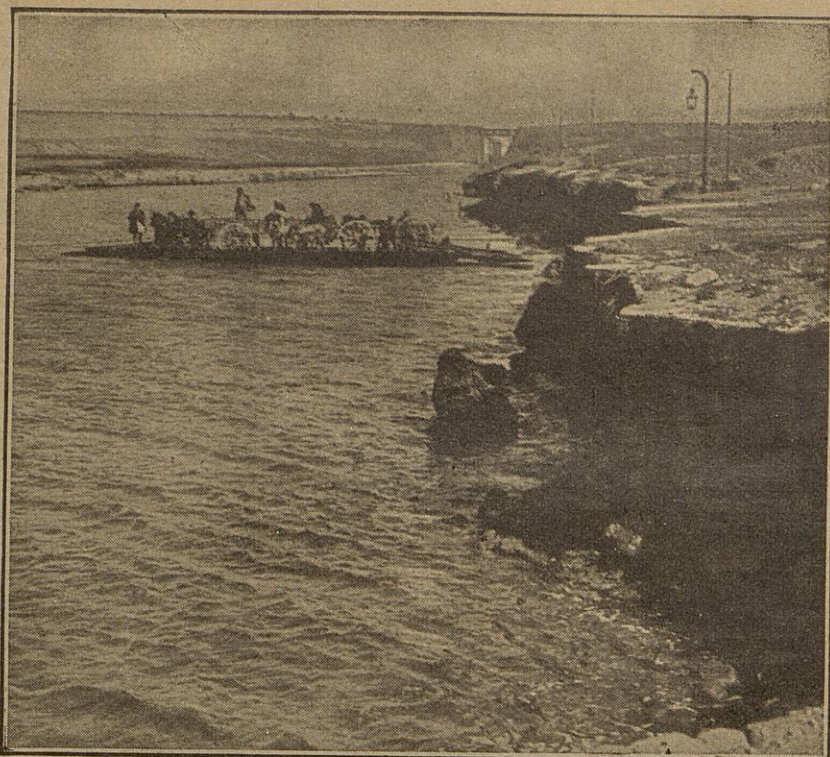
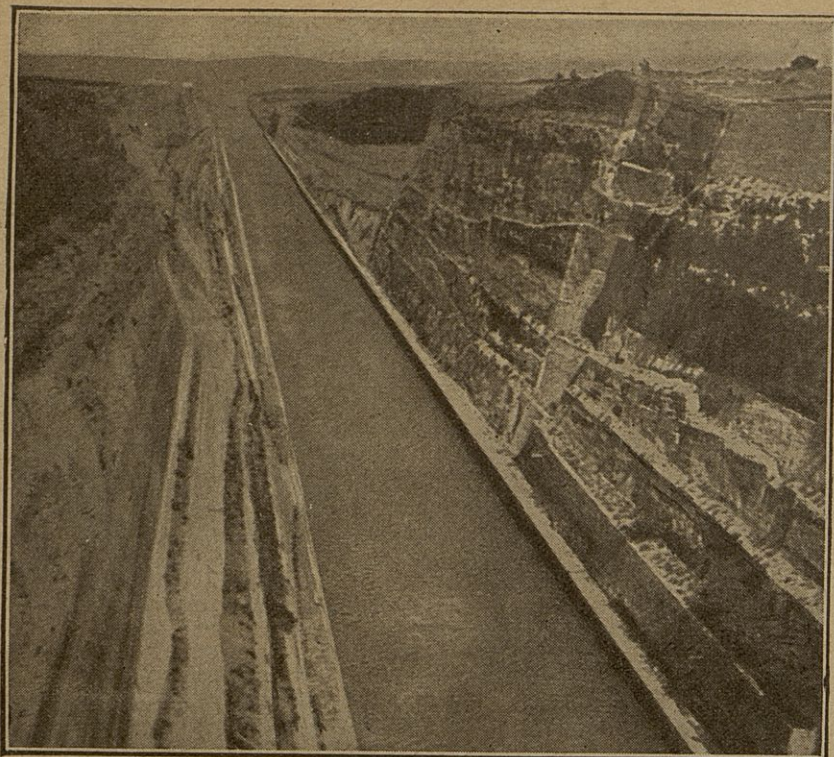
Enfin, enfoui dans la neige tombée au cours de la nuit précédente, le corps d'un homme...

Fellow, qui avait précédé le détachement, lui léchait le visage et les mains, bientôt rejoint par Fridette, anxieuse de savoir.

— C'est lui !... s'exclama-t-elle, c'est lui !... Il vit !...

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites, Copyright by Georges Le Faure, octobre 1916.



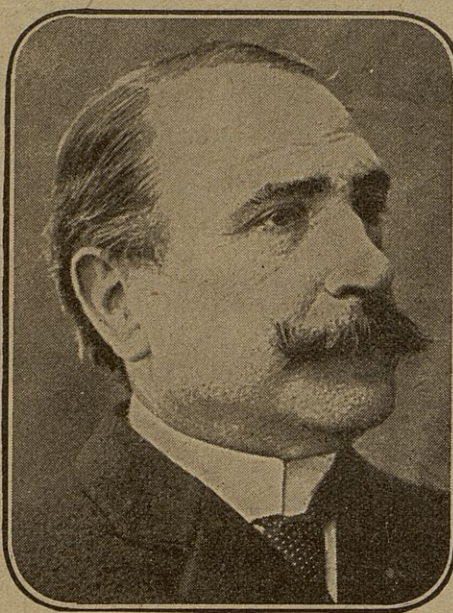
Vue du canal de Corinthe que surveillent nos torpilleurs. A gauche : le canal encaissé dans de hautes falaises. A droite : le bac qui réunit les deux routes de l'Attique et du Péloponèse ; on aperçoit au-dessus du canal le pont du chemin de fer.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — Les opérations militaires ont été un peu plus actives sur le front russe, sans cependant atteindre nulle part beaucoup d'ampleur. Celles qui se déroulent dans les Carpathes offrent le plus d'intérêt, eu égard à la relation qu'elles ont avec celles de Roumanie. Nos alliés russes ont remporté de petits succès et progressé sur certains points, alors que sur d'autres ils contenaient les retours offensifs de l'ennemi. Dans la région de Valiputua et au sud du Trotus se livrent en ce moment de violents combats ; l'ennemi abandonne du terrain et subit de grosses pertes. Ses contre-attaques restent vaines.

La retraite roumaine s'accroît sur la route du Buzeu. Les Austro-Allemands ont occupé Metzilu, entre Ploesci et le Buz eu, ainsi que Urcizenu, au delà de la Jalomitza, à 55 kilomètres nord-est de Bucarest. Nos alliés, au fur et à mesure qu'ils reculent, détruisent le plus possible de réserves de produits agricoles et d'exploitations de mines pétrolières, afin de réduire au minimum les ressources que l'ennemi peut trouver dans la région.

FRONT DE MACÉDOINE. — Les ennemis multiplient les attaques sur ce front. De violents combats sont livrés au nord de Monastir. Nos alliés italiens ont résisté victorieusement à une forte contre-offensive bulgare. L'activité qui règne sur ce front, rapprochée des événements par lesquels s'est récemment manifestée l'hostilité du gouvernement royaliste à notre égard, doit sans doute faire présager à



LE SCULTEUR ANTONIN MERCIÉ
Membre de l'Institut, décédé le 13 décembre

brève échéance une grande offensive germano-bulgare contre nos lignes : elle ne nous prendra pas au dépourvu, même si elle s'effectue avec le concours d'Athènes.

LE ROYAUME D'ARABIE. — Les événements d'Arabie ont finalement abouti à la constitution d'un royaume dont le grand chérif Al Hussein ibn Ali est le souverain et La Mecque la capitale. Le 8 moharrem eut lieu, à La Mecque, l'acte de la *bailat* par lequel les grands, les docteurs de la loi, les notables et les chefs des députations et des tribus ont reconnu solennellement, et suivant le rite traditionnel, pour leur souverain le prince qui a eu l'énergie de libérer du joug des Turcs les lieux saints de l'Islam et le peuple arabe. Le peuple a accueilli avec enthousiasme la charte que lui accorde son nouveau souverain. La constitution de ce royaume a été entourée de toutes les formes nécessaires pour lui donner une existence juridique internationale. La dignité souveraine conférée au grand chérif est justifiée par les origines de sa famille et par la suprématie spirituelle qu'il exerçait déjà : il la tient de la libre volonté et du libre choix du peuple arabe.

L'Angleterre, la France et la Russie ont reconnu le nouvel Etat, dont l'existence ruine les prétentions du sultan de Turquie à la domination spirituelle de tous les musulmans, et restreint considérablement l'aire de sa domination temporelle. Il ne reste guère maintenant que les musulmans de Turquie à reconnaître l'autorité du sultan de Constantinople, qui ne pouvait se dire Commandeur des croyants que parce qu'il est l'héritier des usurpateurs du Khalifat. Et ce ne sont pas les plus écoutés dans l'Islam.

NOTRE PRIME

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primés encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de 4 fr. 95 pour tous frais. L'insertion des bons est faite successivement par réseau. (La série en cours concerne les lecteurs du réseau Paris-Lyon.)

Ce qu'il faut lire et conserver

UN ROYAUME EN EXIL

(La Belgique du dehors)

Cet ouvrage, paraissant en fascicules mensuels de 32 pages, constituera à proprement parler

L'Histoire de la Belgique pendant la Guerre
illustrée par les documents du Service photographique de l'armée belge

Prix de chaque fascicule mensuel... 1 fr.

Les deux premiers fascicules sont en vente dès maintenant
6, boulevard Poissonnière (Envoi franco de chaque fascicule contre 1 fr. 15.)
Le commander dans tous les kiosques et librairies.

VIENT DE PARAÎTRE

L'ATLAS DE GUERRE

56 cartes en 2 couleurs sur la guerre 1 fr.

CET ATLAS CONTIENT

**LES CARTES RÉCENTES & DÉTAILLÉES DE TOUS LES FRONTS
SUR TOUS LES THÉÂTRES DE LA GUERRE**

Pour se le procurer, il suffit d'en faire la demande à son marchand de journaux. Il est également mis en vente au "PAYS DE FRANCE", 6, b^d Poissonnière, Paris.

ENVOI FRANCO CONTRE 1.15

ÉDITION DE LUXE imprimée sur papier simili japon : 2.50

ENVOI FRANCO CONTRE 2.65

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

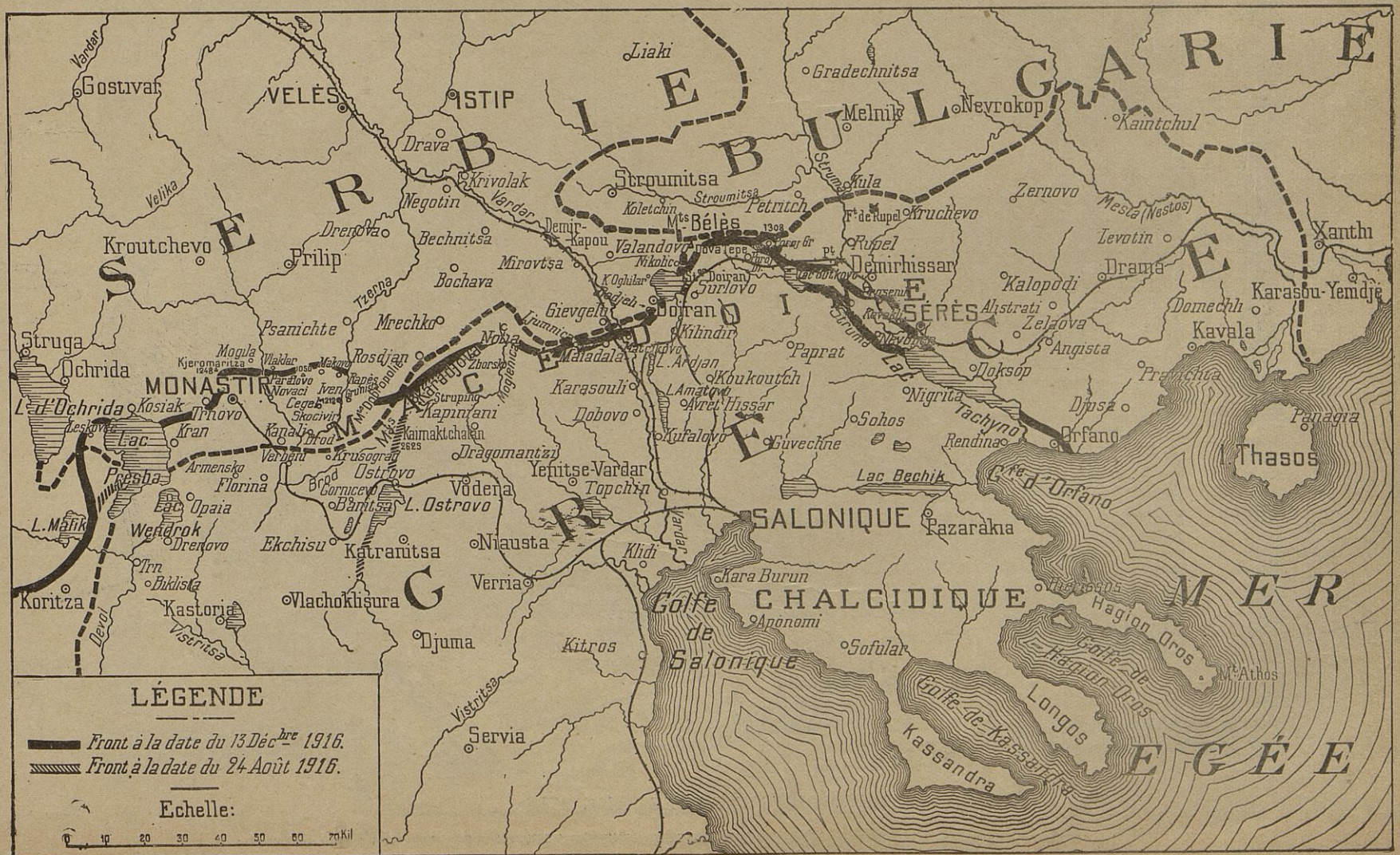
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 113, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru dans le haut et à gauche de la page 4 de ce numéro, document représentant une tranchée allemande.

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS

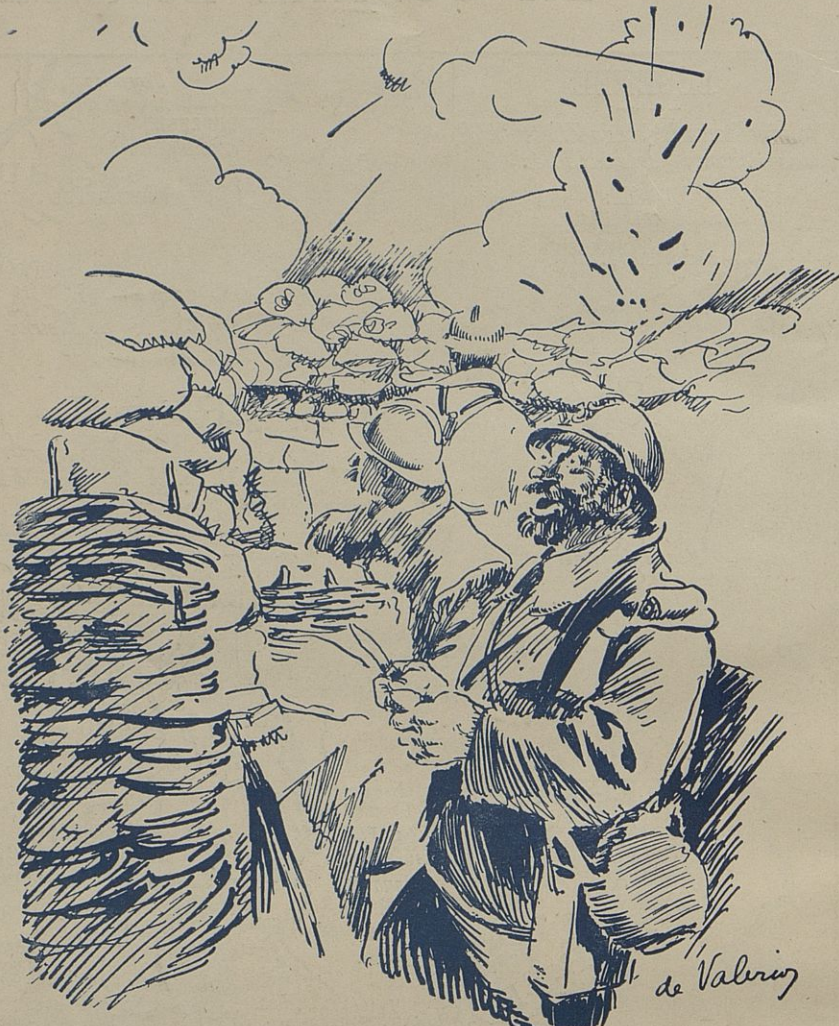


La Guerre en Caricatures



AU MUSÉE RODIN

— Faut s'consoler, va, mon poteau, y en a eu d'plus amochés que nous !



— Eh ! dites donc, les Boches .. c'est six heures...
on ferme à Pantruche !



PERMISSIONNAIRES ANGLAIS

LE POILU. — Eh ! les Angliches, puisque vous allez à London, vous ne pourriez pas emmener nos liquettes ?...